

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DU DOCUMENT  
Université de Strasbourg

Université de Strasbourg  
Ecole Doctorale des Humanités – ED 520  
U.F.R des Langues  
Département d'études japonaises

---

**« Ceci est mon corps »**  
**L'économie de la violence chez Ôé Kenzaburô**

---

Antonin BECHLER

Soutenance publique le 1<sup>er</sup> décembre 2011

Thèse de Doctorat

Doctorat études méditerranéennes et orientales, spécialité études japonaises (littérature)

Sous la direction de Madame Sakae MURAKAMI-GIROUX

Membres du jury :

Monsieur Makoto ASARI (Université Bordeaux III)

Madame Anne BAYARD-SAKAI (INALCO, Paris)

Madame Kimiko KANAZAWA (Université Seijô, Tôkyô)

Madame Sakae MURAKAMI-GIROUX (Université de Strasbourg)

Madame Cécile SAKAI-MINK (Université Paris VII)

## RÉSUMÉ

Cette thèse a pour objet l'analyse du discours développé dans ses essais par le romancier japonais Ôé Kenzaburô, Prix Nobel de Littérature 1994, et de la correspondance entre le thème central de la violence tel qu'il apparaît dans ces derniers et ses manifestations dans l'œuvre romanesque de l'auteur, à la lumière du contexte historique et politique dans lequel ce discours s'inscrit. La thèse propose, à partir des essais de l'auteur, de retracer son parcours personnel et son cheminement intellectuel, marqué par l'ambivalence entre une aspiration démocratique forgée par le nouveau système éducatif d'après-guerre et un désir d'auto-affirmation dans la violence et la mort hérité de celui d'avant-guerre. Elle s'attache ensuite à l'étude thématique de l'œuvre romanesque de l'auteur en s'intéressant principalement à la mise en scène à travers ses personnages des obsessions personnelles de l'auteur mises au jour à travers l'étude de ses essais : fascination pour la violence, désir de sacrifice, nostalgie de la guerre, sentiment apocalyptique. A travers une analyse suivie de ces thèmes et de leur évolution tout au long de l'œuvre romanesque de l'auteur, la thèse montre la prégnance du désir de sacrifice ainsi que d'une pensée fondée sur un rapport de force binaire, impliquant la violence infligée ou subie comme moyen privilégié d'autoréalisation de soi. En confrontant le discours de l'auteur déployé dans ses essais et son œuvre romanesque à sa critique ainsi qu'aux travaux des historiens spécialistes de l'immédiat après-guerre, la thèse propose une lecture de l'œuvre romanesque d'Ôé Kenzaburô au prisme de l'Histoire et de son influence sur son histoire personnelle.

Mots clefs : Ôé Kenzaburô, littérature japonaise contemporaine, histoire du Japon d'après-guerre, *Seventeen*, affaire Asanuma, Traité de coopération mutuelle et de sécurité entre le Japon et les États-Unis (Anpo), Démocratie d'Après-guerre, violence, sacrifice, ultranationalisme, tennôïsme, romantisme, ironie romantique.

## SUMMARY

Title: « The essays and novels of Oe Kenzaburo : an economy of violence. »

The topic of this thesis is a study of discursive techniques developed in his essays by the Japanese novelist Ôe Kenzaburo, Nobel Prize in Literature in 1994, and the correspondence between the portrayal of the central theme of violence in these essays and its appearances in the fictions of the author, as seen through the historical and political context in which these discourses take place. The thesis proposes, through these essays, to follow the personal path of the author and his intellectual growth, marked by the ambivalence between a democratic hope created by the new educative system of post-war Japan, and a desire of self-affirmation in violence and death inherited from the pre-war one. It then goes through a thematic study of the fiction works of Ôe while focusing on the representation, through the characters of the novels, of the personal obsessions of the author as shown through the studies of his essays: fascination of violence, desire of self-sacrifice, apocalyptic feeling, and nostalgia of war. Through a thorough analysis of these themes and of their evolution through the works of fiction of Ôe, the thesis shows the pregnancy of the desire of sacrifice and of a meditation based on a binary dynamic opposition, involving violence, active or passive, as a privileged way of self-accomplishment. By confronting the discourse of the author in his essays and his works of fiction against its criticism and the work of the historians published soon after the war, the thesis allows a reading of the fiction work of Ôé Kenzaburô through History and its influence on his personal history.

Key words: Ôé Kenzaburo, contemporary Japanese literature, Postwar Japan History, ultranationalism, tennoism, *Seventeen*, the Asanuma scandal, Treaty of Mutual Cooperation and Security between the United States and Japan (Anpo), Postwar Democracy in Japan, violence, sacrifice, romanticism, romantic irony.

## REMERCIEMENTS

... sincères et respectueux à ma directrice de thèse, Sakae MURAKAMI-GIROUX, pour avoir tenu fermement la barre durant toutes ces années et toutes les embardées, et avoir mené finalement cet esquif à bon port.

Par leurs encouragements, leurs relectures, leurs conseils, leurs corrections ou leur hospitalité (et parfois tout à la fois), ces personnes ont contribué à l'élaboration de cette thèse. Qu'elles en soient ici chaleureusement remerciées :

Anne, Arnaud, Aurélie, Bernadette, Devrim, Hiroko, Iggy, Kenjirô, Marie-Thérèse, Nicolas, Patrice, & la communauté GOBAR de Kushihara.

## NOTES PRÉLIMINAIRES

- Pour la transcription en écriture latine des termes et noms japonais, nous employons le système Hepburn.
- Les noms de personnes japonais sont indiqués dans l'ordre nom-prénom.
- Les titres d'ouvrages japonais sont donnés dans leur transcription en alphabet latin (*romaji*), à l'exception des titres correspondant à des translittérations de termes anglais. Exemple : *Seventeen* et non *Sebuntîn*, *Postcolonial* et non *Posutokoroniaru*.
- En note, nous donnons la traduction française des titres d'ouvrages japonais, entre crochets pour notre proposition, ou en italique pour une traduction ayant fait l'objet de publication. Nous donnons ensuite le titre en caractères japonais.
- Pour les noms d'auteurs, de maisons d'édition et de collections japonais, nous donnons le terme en caractères japonais uniquement dans leur première occurrence.
- Concernant les citations des œuvres d'Ôé Kenzaburô : lorsque nous avons employé une traduction existante, nous le signalons en note à la première citation. Toute modification par nos soins de cette traduction sera signalée en note par la mention « Tr. modif. »
- Les passages en gras dans les citations correspondent à l'usage du gras dans le texte original. Les passages en italique dans les citations correspondent à une mise en exergue dans le texte original à l'aide de signes diacritiques ou par l'écriture en syllabaire *katakana*, sauf exception précisée en note par la mention « c'est nous qui soulignons ».
- Concernant les titres d'ouvrages cités en note : nous avons abrégé certains titres à partir de leur deuxième occurrence. Ceci sera signalé par la mention [~] à la suite du titre.
- Dans les notes, l'abréviation [OKZ1:\*] désigne les [Œuvres complètes d'Ôé Kenzaburô] 『大江健三郎全作品』 第一期 (période 1), éditions Shinchôsha 新潮社, 6 volumes, 1966-1967 ; et [OKZ2:\*] désigne les [Œuvres complètes d'Ôé Kenzaburô] 『大江健三郎全作品』 第二期 (période 2), Shinchôsha, 6 volumes, 1977-1978, « \* » désignant le numéro du volume dans la collection.

## TABLE DES MATIÈRES

<b>INTRODUCTION</b>	<b>p. 9</b>
<b>PREMIÈRE PARTIE/ HISTOIRE(S) DE VIOLENCE</b>	<b>p. 19</b>
<b>CHAPITRE I/ 1945 : la mort de dieu, la mort du père, l'imaginaire.</b>	<b>p. 20</b>
1/ L'enfance d'Ôé et du Japon moderne.	p. 20
2/ La fin de la guerre, la mort de dieu.	p. 27
3/ Mourir pour l'empereur.	p. 30
4/ La mort du père, la peur de la mort.	p. 37
5/ L'imaginaire et l'Histoire.	p. 41
<b>CHAPITRE II/ 1947-1960 : Démocratie et désillusions.</b>	<b>p. 54</b>
1/ La renaissance démocratique.	p. 54
2/ La désillusion.	p. 64
3/ L'immense communion.	p. 78
<b>CHAPITRE III/ 1960-1963 : De l'Anpo aux victimes.</b>	<b>p. 89</b>
1/ L'Anpo et l'après.	p. 89
2/ La volonté d'affirmer son opposition.	p. 101
3/ La violence et ses victimes.	p. 112
4/ Conversion à Hiroshima.	p. 125
<b>CHAPITRE IV/ Le discours d'Ôé : bilans critiques.</b>	<b>p. 129</b>
1/ L'imagination politique.	p. 129
2/ L'imagination apocalyptique.	p. 142
3/ Ôé et l'Histoire : les mots des essais.	p. 151
<b>DEUXIÈME PARTIE/ RÊVES D'AILLEURS ET DE MORT</b>	<b>p. 160</b>
<b>CHAPITRE I/ Le malaise dans la jeunesse : catégories négatives.</b>	<b>p. 161</b>
1/ Le degré zéro du désir.	p. 161

2/ La banalité du sexe, ou la soumission du corps individuel et collectif.	p. 182
3/ La haine de soi et des autres.	p. 208
4/ Ne pas ou ne plus être.	p. 219

**CHAPITRE II/ Stratégies de fuite. p. 239**

1/ L'enfance mythique.	p. 239
2/ Pour une belle guerre.	p. 254
3/ Hors du monde.	p. 271
4/ Diagnostic critique.	p. 281

**TROISIÈME PARTIE/ LES PRÉDATEURS p. 291**

**CHAPITRE I/ Jeux de domination. p. 292**

1/ Vers le passage à l'acte.	p. 292
2/ « Libération » sexuelle.	p. 307

**CHAPITRE II/ Le jeune homme et la mort : *Seventeen* (1961). p. 326**

1/ L'affaire Asanuma : le contexte, les faits, les protagonistes.	p. 326
2/ Répercussions.	p. 339
3/ L'extrême droite : une mystique de la force.	p. 345
4. Parcours initiatique : vers la transcendance vide ?	p. 372
5/ Bilan critique : Ôé Kenzaburô et <i>Seventeen</i> , une relation ambivalente.	p. 391

**QUATRIÈME PARTIE/ LES PÉNITENTS p. 397**

**CHAPITRE I/ Des bourreaux aux victimes. p. 398**

1/ Prise de vue : la pensée des victimes.	p. 398
2/ Généalogie sacrificielle.	p. 406

**CHAPITRE II/ Explorer : *Man.en gannen no futtobôru* (1967). p. 410**

1 Takashi, une histoire de violence.	p. 410
2/ S., l'Asie et la « lignée des fous » : la violence de l'Histoire.	p. 425
3/ « La fête dans la neige », reprise : la violence communautaire.	p. 434
4/ Le mythe du révolté.	p. 439

<b>CHAPITRE III/ Implorer : <i>Kôzui ha waga tamashii ni oyobi</i> (1973).</b>	<b>p. 453</b>
1/ Prologue : L'Histoire en miettes.	p. 453
2/ Voyageurs de la Liberté : la mort pour l'être-ensemble.	p. 459
3/ Isana : l'extinction de soi et des autres.	p. 471
4/ L'idiot sain, victime et martyr.	p. 482
<b>CHAPITRE IV/ « Ceci est mon corps » : <i>Moeagaru midori no ki</i> (1993-1995).</b>	<b>p. 489</b>
1/ Prologue : vers le religieux.	p. 489
2/ Frère Gî, martyr volontaire.	p. 497
3/ Après Aum.	p. 512
<b>CONCLUSION</b>	<b>p. 517</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	<b>p. 528</b>
<b>ANNEXES</b>	<b>p. 544</b>
<i>Seventeen</i> deuxième partie : [Mort d'un jeune militant] 「政治少年死す」, traduction.	p. 545
Liste avec traduction des titres d'œuvres d'Ôé Kenzaburô citées.	p. 602



悲しみ、それは人生の親戚

*Pour Ninon, et Itsuki*

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.

ÔE Kenzaburô, *Seiji shônen shisu* [Mort d'un jeune militant : *Seventeen* Deuxième partie – Fin] 「政治少年死す・セヴンティーン第二部・完」, *Bungakukai* 『文学界』, février 1961, pp. 8-47.

1

L'été arrivait, dans le ciel, dans les lointaines forêts, dans la mer, dans mon corps d'adolescent, l'été allait jaillir en masse sur les pavés desséchés comme l'eau d'une bouche d'incendie dévissée...

Ce matin-là après la pluie, j'étais venu sur la place devant la Diète encerclée par les groupes de gauchistes, pour boire des bières avec les camarades de la section des jeunes, et fêter la victoire.

J'étais un peu émêché par la victoire, et couvais une belle mélancolie qui s'emparait de mon esprit, de mon cœur, de mes muscles, comme une démangeaison aigue.

Les gauchistes étaient comme des hommes de l'âge de pierre. Pour s'en servir comme d'armes, ils retiraient celles que la technologie moderne avait alignées dans la rue, et sur ce sol pelé, j'ai eu une vision : le cadavre d'une fille piétinée.

Il y aurait dû y avoir beaucoup plus de cadavres étendus sur ce sol ; on aurait dû prendre les armes pour l'Empereur et continuer à combattre l'insurrection des gauchistes et leur guérilla urbaine, combattre jusque dans les bourrasques de neige, comme le vingt-six février<sup>1206</sup>.

Bizarrement, je me sentais terriblement triste, j'avais des frissons comme si on m'avait trahi, et contemplais la Diète qui reposait, imposante et hautaine, dans sa tranquillité retrouvée. C'était la forteresse des autres, dans toute son horreur.

[9]<sup>1207</sup> Alors, j'ai senti que la politique, qui pendant les combats de ce mois de mai m'avait semblée si proche que je pouvais la toucher du doigt, s'était éloignée à nouveau, était repartie se terrer dans la forteresse des autres. J'ai craché et jeté ma cannette sur le sol défoncé. Tous les autres ont fait pareil. J'ai compris que je n'étais pas le seul à ressentir cette tristesse d'après la fête ; le son creux et désagréable des cannettes qui s'écrasaient par terre ne laissait guère de doute.

Le moral n'a pas monté d'un pouce quand on a descendu la pente pour aller prier devant le palais impérial. Même dans les aubes sombres de mai, quand on avançait épuisés dans le parfum entêtant des jeunes pousses, jamais la marche n'avait été aussi déprimante. Dans les

---

<sup>1206</sup> 26 février 1936. Coup d'état avorté réalisé par de jeunes officiers de la Faction de la Voie Impériale (*Kôdôha*) mécontents de la modération du gouvernement en matière militaire, réalisé « au nom » de l'empereur et sévèrement réprimé après que ce dernier ait exprimé (chose rare) son dissentiment.

<sup>1207</sup> Ce chiffre indique le numéro de la page correspondante dans l'édition originale.

vitres des voitures qui passaient, dans les flaques et les vitrines des boutiques, je voyais le reflet de mon corps devenu si robuste au cours de ces derniers mois, et je pouvais sentir, quand je fermais les yeux et concentrais mon énergie, l'épaisseur et la dureté de mes muscles dans ma poitrine et jusqu'aux extrémités de tous mes membres, même si cette sensation ne suffisait pas à me dérider.

Mais une fois arrivé sur la place du palais, l'exaltation et la félicité se sont emparées de moi, et j'ai été emporté par les vagues de l'extase. J'ai senti que ma vie au quartier général de l'Action Impériale<sup>1208</sup> était constamment rédimée, comblée et illuminée par l'Empereur, de la lecture matinale du Rescrit Impérial sur l'Education à ce moment de plaisir si fort que j'en perdais momentanément la vue, quand le soir venu je priais face au portrait impérial. Je peux bien avoir des moments d'angoisse dans la vie réelle : comme ma seule vérité est la succession de moments d'extase que je ressens en tant que fils de l'Empereur, ce monde grisâtre n'est rien qu'une illusion. Ce qui n'a pas trait à l'Empereur ne vaut pas la peine que je m'en préoccupe, et d'ailleurs je n'ai pas à percevoir le monde autrement qu'à travers les yeux et les oreilles de l'Empereur, car ce serait faire preuve d'esprit individuel, et je dois m'astreindre à la loyauté en abandonnant l'esprit individuel !

Je dois devenir un jeune complètement indifférent aux affaires du monde réel qui n'a rien à voir avec l'Empereur, un jeune paresseux et indolent, et pas la peine de trop traîner dans ce lycée bourré de profs gauchistes, vu que l'Empereur est mon vrai soleil, un beau soleil d'été, et que le soleil de l'Empereur m'a apporté l'été dans mon cœur bien avant que l'été du dehors n'arrive, et que du coup j'ai droit aux vacances d'été impériales. Il faut que je stocke de l'énergie pour pouvoir foncer à plein tube avec le moteur à plein régime pour l'Empereur, et seulement pour l'Empereur...

Dans le journal du parti, il y a une rubrique qui présente les nouveaux membres, et à mon sujet, voilà ce que ça dit – c'est un vrai miracle, ce que je pense à l'intérieur correspond exactement à la « vision de moi » qui apparaît à l'extérieur : c'est la première fois que ça m'arrive, à part quand j'étais tout petit et heureux. Je pensais qu'il n'y avait vraiment aucune chance pour que ça arrive à nouveau, surtout depuis que je suis possédé par cette saloperie de démon de la conscience de soi ; mais pourtant le rédacteur du journal l'a écrit :

---

<sup>1208</sup> *Kôdôtô* (皇道党). Dans *Seventeen*, le titre du Parti était *K.ôdôha*, « Faction de la Voie Impériale », traduit dans l'édition française par « Action Impériale ». Le changement du nom en « Parti » ~*tô* 党 dans *Seiji shônen shisu* est sans doute destiné à le rapprocher du *dainippon aikokutô* (大日本愛国党), Parti Patriotique du Grand Japon d'Akao Bin (sur lequel est basé le personnage de Sakakibara Kunihiko). Nous avons conservé la traduction originelle pour faciliter la lecture continue de l'œuvre.

« A tout juste dix-sept ans, il est intrépide lorsqu'il s'agit de passer à l'action et de botter les fesses des rouges. C'est un guerrier vaillant qui ne connaît pas la peur et ne se dérobe jamais. Il est le seul à qui on ait permis de rejoindre le parti aussi jeune, et à dix-sept ans, il poursuit son apprentissage au milieu de ses camarades sans dévier d'une semelle. Son ardeur à l'étude et ses progrès rapides suscitent de fortes attentes, qui ne l'empêchent pas de faire preuve d'une parfaite docilité, de silence, de respect et d'attention dans la vie quotidienne, tel le jeune faucon auquel l'instinct dicte de cacher ses serres jusqu'au jour où il fondra sur ses proies. Jeunes de la Fédération étudiante<sup>1209</sup>, numérotez vos abattis ! »

C'est comme ça que je vivais et qu'on me voyait au quartier général de l'Action Impériale. Comme un type avec un « caractère de paysan », le genre qu'on ne verrait jamais sortir d'une famille petit-bourge à père intello comme le mien.

[10] A ce moment-là, l'opinion publique avait complètement basculé, juste parce que le cabinet conservateur avait changé pour un autre cabinet conservateur qui venait d'une autre faction du même parti. Le traité militaire qui était la cause de tout ça était bien signé, mais les gauchistes s'estimaient heureux d'avoir eu la peau d'une des têtes d'un clan conservateur : ils avaient levé le siège de la Diète, et l'un des étudiants qui y participaient avait publié un genre de poème pleurnichard intitulé « J'en ai marre du Japon ». Pendant ce temps, avec du retard sur l'été dans mon cœur, étincelant comme les casques du parti que j'astiquais au chiffon après l'action, l'été du dehors allait venir.

---

<sup>1209</sup> *Zengakuren* 全学連 (ab. de 全日本学生自治会総連合), Fédération japonaise des associations étudiantes autogérées, créée en 1948 et dominée par les communistes jusqu'à son « éclatement » en factions multiples autour de 1960, elle joue un rôle majeur dans les mouvements de contestation de la période.

Pendant une réunion des jeunes du parti, il y a eu un débat, ce qui est plutôt rare. Je méditais dans un coin de la salle, et la discussion fusait autour de moi comme le script d'une pièce de théâtre. Ces jeunes – le plus âgé avait trente-cinq ans – avaient pris confiance en eux grâce à nos activités, et maintenant, ils s'exprimaient volontiers. En plus, suite à ces actions, certains ont fini par se mettre à douter de la « mollesse » des anciens, en particulier de Sakakibara Kunihiko, ce qui pimentait les débats. Les plus théoriciens échangeaient ce genre de discours : **Membre A** (Vingt-cinq ans, sorti d'une université liée au *shintô*. L'un des rares sceptiques du parti. Fils d'un prêtre de la préfecture de Kôchi) : « Je ne suis pas convaincu qu'on puisse hurler à la victoire dans cette affaire. Est-ce que nous, les membres de l'Action Impériale, on a gagné ; vraiment gagné ? Je me pose des questions. »

**Membre B** (Trente ans, réaliste, toujours habillé à la japonaise avec la veste et le pantalon traditionnels – d'ailleurs, ça m'a inspiré et je suis allé en cours comme ça, et j'ai entendu le prof de maths me traiter de « salaud de droite » dans mon dos, ce qui m'a fait encore plus plaisir. Ce réaliste est aussi un sacré bossueur : il s'occupe de toutes les négociations avec la section des jeunes du parti conservateur. Son surnom, c'est « le politicien », il est juste diplômé du collège mais c'est un lecteur compulsif. Il est né dans une famille de commerçants de Numazu) : « On n'a donc pas perdu ! Le général ennemi a admis sa défaite, j'ai même lu dans un magazine qu'il avait chialé comme un gosse devant la Diète au moment de la débâcle. Paraît même que cet intello pensait que les types de la Fédération étudiante allaient pouvoir pénétrer dans l'Assemblée et déclencher une révolution. Réfléchissez-y un peu : sous l'ancien traité de sécurité que ce type ne voulait pas amender, on pouvait carrément faire appel à l'armée américaine, et dans ce cas, tu parles d'une révolution ! Les gauchistes se seraient tous fait massacrer, oui ! C'est bien grâce au bon sens des conservateurs qu'on a évité ça, et pareil pour le système du traité de sécurité : c'est du bon sens, et c'est bien pour ça qu'il est utile au Japon. Mais l'autre intello de gauche, il pleurniche parce qu'une fille est morte, et quand cent mille personnes échappent au risque d'un massacre, il chiale de nouveau. Un type pareil, j'aurais voulu le prendre par le cou pendant qu'il chialait et l'écrabouiller, tiens. Une bonne *droite* dans ta gueule de geignard ! C'est Lénine lui-même qui l'a dit ! Enfin bon, tu lui dis ça et il rentre chez lui fourrer son nez dans l'intégrale de Lénine... c'est ça les chercheurs. J'aurais bien aimé lui en mettre une, tiens. »

**Membre A** : « Tu penses avoir gagné, tu te vantes... Tu veux cogner et massacrer un intello en pleurs ? Tu crois vraiment qu'on a gagné ? »

**Membre B** : « Et alors, en quoi c'est mal de penser qu'on a gagné ? Les journaux qui ont du poison de gauche jusque dans le cul nous traitent de mafieux à tire-larigot, mais le peuple nous soutient, et tu crois peut-être qu'il va faire gagner les gauchistes aux prochaines élections ? Les conservateurs vont gagner, comme d'habitude, et ça, ça veut dire que nous aussi on aura enfin droit à la reconnaissance du peuple. »

**Membre A** : « Voilà, t'as tout compris ! Ceux qui ont gagné, c'est ces sales chaude-pisseux pleins de pus du parti conservateur ; c'est eux qui vont gagner les élections, c'est pas nous qui avons gagné, [11] et c'est évident que le président Sakakibara va encore les perdre, ces élections. T'as pas mal fricoté avec les porcs de la section des jeunes du parti conservateur, et t'avais pas encore compris que ces porcelets sont déjà vautés jusqu'au cou dans la merde de ces politiciens pourris de fric, à glousser et à plisser les yeux de bonheur ? Pour moi, les types du parti conservateur sont aussi nos ennemis, au moins autant que les gauchistes. »

**Membre B** : « Ces ennemis du parti conservateur ont donné deux cent mille yen à l'Action Impériale pour ce mois de juin, rien qu'avec les donations officielles. Et on a aussi reçu cent cinquante mille de l'association de soutien du nouveau premier ministre. C'est grâce à ça qu'on a pu mener à bien nos actions, et toi tu lèches le sel refile par tes ennemis avec un grand sourire, et ensuite tu les mords ? »

**Membre A** (Tout bleu et tremblant d'excitation, se met à crier) : « C'est eux qui nous ont fait bosser comme des mafieux avec ces deux cent mille et ces cent cinquante mille, c'est eux qui ont gagné ! Si ça continue comme ça, le Parti de l'Action Impériale va finir en "groupe de sympathisants extraparlamentaire", comme les porcelets nous appellent en croyant nous faire plaisir. On va devenir un sale petit groupe sympathisant du parti conservateur, et notre boulot ce sera de faire le coup de poing pour lui ! »

**Membre B** (lui aussi bleu d'excitation) : « Alors qu'est-ce qu'on aurait dû faire ? »

**Membre C** (commence à lire à haute voix le manifeste sur le mur, comme pour le faire bien entendre aux deux excités qui se toisent, au bord d'en venir aux mains. Tout le monde se calme instantanément et écoute) :

*« Les nuages sombres s'amoncellent.*

*Le raz-de-marée rouge approche du Nord, de l'Est, pour ne faire qu'une bouchée de nous.*

*Le pays est si peu protégé qu'il ne peut même pas répondre aux provocations d'un Rhee Syngman<sup>1210</sup>.*

---

<sup>1210</sup> Homme politique coréen. Pro-américain, il est le premier président de la Corée du Sud, de 1948 à 1960. Très autoritaire, il est contraint par la pression populaire à quitter le pays en 1960. Sa haine farouche du Japon s'est manifestée par d'innombrables déclarations, provocations, et mesures politiques visant à discréditer et empêcher

*Les truands rouges du parti communiste, des partis progressistes, de la Confédération Syndicale, du Syndicat des Enseignants, de la Fédération étudiante et de ceux qui se prétendent intellectuels forment une cinquième colonne grouillante qui fomente complot sur complot.*

*La politique est pourrie, ses déchirures béantes lâchent du pus de tous les côtés, et leurs relents nauséabonds recouvrent tout le pays.*

*Voilà la réalité toute nue de ce qu'est le Japon d'aujourd'hui.*

*Qui exprimera son amour sincère de la patrie ?*

*Japon ! Tu es en danger !*

*Ne faut-il pas sonner l'alarme ?*

*C'est maintenant ou jamais. Le Japon est dans une situation semblable à la veille de l'affaire du quinze mai<sup>1211</sup> ou du vingt-six février.*

*Voyez. L'apathie, la frivolité, la paresse et l'immoralité règnent dans le pays, les gens profitent de l'oisiveté ambiante pour abuser du pouvoir, s'enivrent du vin de l'avidité, se comportent comme des bêtes sauvages, se remplissent la panse à en exploser, tout ça le plus paisiblement du monde, au point d'en oublier le précipice de l'anéantissement éternel qui s'étend à leurs pieds.*

*Il est temps que s'élèvent les voix des jeunes gens au cœur pur pour en appeler à la Restauration et au sauvetage de la patrie. »<sup>1212</sup>*

**Membre A :** « Voilà, je pense qu'on devrait aussi demander des comptes aux politiciens du parti conservateur, et c'est pour ça que ça ne me plaît pas de leur devoir quelque chose sous prétexte qu'ils nous donnent de l'argent. Si c'est juste pour cogner les gauchistes qui encerclaient la Diète, on n'est rien d'autre que des flics, non ? Je voudrais que monsieur Sakakibara ait une attitude plus ferme à l'égard du parti conservateur. »

**Membre C :** « Ce serait quoi, « une attitude plus ferme » ? Par exemple, il a écrit une lettre de protestation à ce dirigeant conservateur qui a visité les pays du bloc communiste. C'est de ce genre de choses dont tu parles ? »

**Membre A :** « Si on pouvait faire quelque chose de plus percutant... »

**Membre C :** « Un coup d'état ? »

**Membre A :** « Si possible... »

---

toute importation de la culture japonaise en Corée. Ce texte est la copie conforme d'un avis lancé par les organisations ultranationalistes

<sup>1211</sup> 1932. Coup d'état manqué de jeunes officiers de la « Faction de la Voie Impériale ».

<sup>1212</sup> Ce passage reprend mot pour mot la déclaration ouvrant la Conférence Nationale des Organisations Patriotiques de 1959, destinée à unifier les groupes d'extrême droite à l'approche de l'Anpo.



[12] **Membre C** : « Je n'irai pas jusqu'à dire que c'est possible, mais il y a des gens dans la droite japonaise actuelle qui ont écrit sur ce sujet. C'est la thèse de la "nécessité d'un coup d'état". Les forces d'autodéfense japonaises sont quatre ou cinq fois mieux équipées qu'avant-guerre, et elles sont sous contrôle civil, pas sous celui de l'empereur comme l'était l'armée impériale. Sous la direction d'un pouvoir politique qui n'a pas la confiance du peuple, certains se demanderaient si marcher à la mort aveuglément sous leurs ordres est dans l'intérêt de la nation ou du pouvoir en place, et il est bien possible que certains finissent par voir d'un mauvais œil la soumission de l'armée à un pouvoir pareil. Peut-être que certains d'entre eux se rendront compte qu'il vaudrait mieux changer d'organisation politique dans l'intérêt supérieur de la nation, plutôt que d'obéir aux ordres d'un pouvoir en qui les forces d'autodéfense ne peuvent pas avoir confiance. De toute façon, s'il y a un coup d'état, il vaut mieux que ça aille vers une idéologie nationaliste typiquement japonaise plutôt qu'une logique communiste. En gros, c'est ça l'idée, et je trouve qu'elle est absolument excellente. Le président Sakakibara pense que c'est encore trop tôt, mais pour moi, dire que c'est prématuré en ne gardant à l'esprit que la conclusion et alors qu'on n'a pas entamé le moindre préparatif pour y arriver, c'est juste de la faiblesse, et au final, on se fait utiliser par les vampires assoiffés de fric du parti conservateur. « Demain, on s'attelle aux préparatifs de base pour le coup d'état. » On se dit ça tous les jours, et au final, un soir, on finit par se décider, « cette fois, c'est pour demain ! », et on crève avant même le lever du jour : ça, c'est la même attitude que les intellos de gauche ont envers la révolution. Moi, je n'ai pas envie de crever comme ça. Cette fois, la Fédération étudiante a essayé de prendre la Diète, en se disant qu'avec un peu de chance ça tournerait en coup d'état à sa sauce, et là je me suis dit qu'il fallait vraiment qu'on arrête de tourner en rond. Si au sein de la droite, personne ne se dit « avec un peu de chance, on peut faire un coup d'état nationaliste ! », on n'arrivera jamais à battre la Fédération. Je ne suis pas l'intello dont vous avez causé, mais quand le calme est revenu sur la place devant la Diète, moi aussi, je me suis dit que le germe d'un coup d'état nationaliste venait de se faire piétiner, et j'en aurais chialé. J'ai eu envie de chialer quand j'ai réalisé qu'on n'allait pas pouvoir liquider tous ces politiciens qui n'arrivent à survivre que dans leur puanteur moisie, et les laisser à pourrir dans le parfum des fleurs pures. Un coup d'état nationaliste, rendre le pouvoir absolu à Sa Majesté Impériale, c'est ça le véritable visage du Japon et des Japonais. Ce programme idéal, cette « image du futur » comme disent les gauchistes, ceux qui n'arrivent pas à la visualiser, ils peuvent bien être de vrais gars de droite, mais ils ne pourront jamais être de vrais patriotes. Ils ne pourront jamais être de vrais patriotes comme ceux qui sont morts à la guerre. Si monsieur Sakakibara ne se range pas à

cette idée, je quitterai l'Action Impériale, et je commencerai les préparatifs pour un coup d'état. Ca ne vous dirait pas de vous joindre à moi ?

**Membre A** : Pourquoi pas.

**Moi** (Dès le moment où les mots de « pouvoir absolu à l'Empereur » avaient été prononcés, j'avais été pris soudainement d'un intérêt passionné, et tout en m'étonnant d'être en fait déjà convaincu que si je pouvais emprunter une voie plus proche de l'Empereur, j'étais prêt à quitter Sakakibara Kunihiko sans la moindre hésitation, je dis) : Moi aussi, ce jour-là, je quitterai le parti avec vous. Je voudrais rejoindre l'Académie de la Défense, et travailler de l'intérieur à la préparation du coup d'état.

**Membre C** (Serrant ma main et celle du membre A) : Parfait. Alors, vous êtes avec moi.

C'était le premier programme proposant une perspective politique concrète que j'avais pu entendre, comprendre et avoir envie de réaliser depuis que j'avais rejoint le parti, et du coup, j'y avais enfin trouvé un dirigeant proche de moi. Sakakibara Kunihiko commençait à m'apparaître davantage comme une « idole de la droite » que comme un dirigeant, et j'en voulais un qui ait plus de chair et de sang, plus humain, qui soit tout proche de moi. [13] Mon idole, c'était l'Empereur, et je n'avais pas besoin d'une idole de droite comme Sakakibara. Comme les croyants du mouvement des sans église<sup>1213</sup> qu'on avait étudié en histoire, sur le plan de la foi, je voulais un Dieu qui se manifeste seul, sans accessoires ni intermédiaires : un Dieu nommé l'Empereur ! Pour ça, C était le camarade de droite idéal, et un pratiquant capable et intelligent agenouillé à mes côtés aux pieds de Sa Majesté notre Dieu, et il m'avait tendu la main. Je voudrais en dire davantage au sujet de cet homme que j'ai appelé « le membre C », parce qu'il était complètement différent de ces caricatures de militants de droite de bande dessinée dont j'avais l'image avant de rejoindre le Parti, et avec qui j'avais pu discuter après.

Yasunishi Shigeru a trente-cinq ans, il était au combat au moment de la défaite, en tant qu'étudiant appelé. Il est de la génération de la guerre<sup>1214</sup>, le seul dans la direction du parti qui dégage une atmosphère particulière, et son livre fétiche est *Les voix qui nous viennent de la mer*<sup>1215</sup>, édité par les gauchistes ; rien que pour ça, il est différent des autres militants. Il faut

---

<sup>1213</sup> *Mukyôkaiha* (無教会派). Chrétiens japonais non affiliés à une branche instituée de l'église. Mouvement fondé en 1901, centré autour de son fondateur Uchimura Kanzô 内村鑑三 (1861-1930).

<sup>1214</sup> *Senchûha* (戦中派). Personnes nés dans les années 1910 et 1920, adolescents ou jeunes adultes pendant la Seconde guerre mondiale.

<sup>1215</sup> Comité pour l'édition des écrits des étudiants tombés à la guerre 日本戦歿学生手記編集委員会, *Kike wadatsumi no koe* 『きけわだつみのこえ』, Département des publications de la coopérative de l'Université de

dire aussi que pour nous autres les plus jeunes, il a un côté difficile à comprendre, et la plupart préfèrent garder leurs distances, même s'il les intrigue tous autant qu'ils sont. Il n'est pas très grand, mais vraiment gros. La masse sur ses épaules, son centre de gravité très bas, son attitude – comme s'il marchait en essayant de canaliser son énergie qui cherchait tout le temps à foncer en avant –, sa peau mate : tout chez lui fait penser à un taureau. Il le cache derrière d'épaisses lunettes, mais son œil droit trop grand louche violemment, alors que son œil gauche, énorme lui aussi, voit normalement, mais la charge qui pèse dessus l'a rendu presbyte, et il a besoin d'un verre de plus en plus arrondi. Quant à son visage, s'il existe un caméléon obèse, il lui ressemblerait sûrement, même s'il n'est pas dépourvu d'attrait. Quand je le regarde lire son journal, qu'il tient à une hauteur inhabituelle, en ajustant à grand peine son œil normal et celui qui louche, j'ai l'impression qu'il renferme des vérités complexes et profondes sur la vie, que je suis bien en peine de lire. Et quand il m'observe de la même façon, ma poitrine me fait mal comme si elle était bourrée d'une farce épaisse, je comprends à quel point je suis superficiel la plupart du temps, et j'ai l'impression que ma sueur se change en gras. Dans un hebdomadaire, quelqu'un a écrit qu'il était l'homme le plus fanatique du parti, mais parmi les vieux dirigeants, il y en a aussi qui disent des trucs de ce genre : « ce type est du genre à rejoindre le Parti Communiste du jour au lendemain, et sans remords, pour peu que l'envie lui prenne de virer à gauche. Il a plus de considération pour ses camarades de promo morts à la guerre que pour le Japon d'aujourd'hui, et il paraîtrait qu'il en veut à Sa Majesté : d'après ce que j'ai entendu, il aurait cherché à se suicider devant le palais impérial, mais finalement il ne serait pas passé à l'acte. »

Une fois devenu plus proche de Yasunishi, j'ai appris qu'il avait suivi avec attention mes prouesses sur la place de la Diète. Tout en me fixant de son regard insistant et mal fichu, il me dit, d'une voix étrangement douce :

« Tu as été courageux comme un chien aux abois. Intrépide même, au point que je voulais te crier dessus pour que tu t'arrêtes. Tu te jetais bravement dans la mêlée, encore et encore, comme une femme rendue dingue d'hystérie. Au Moyen Âge, on t'aurait pendu après un procès en sorcellerie, comme un possédé ».

Je me suis dit « Si l'Empereur est le diable, alors j'étais vraiment un possédé, une sorcière des temps modernes », et pendant les cérémoniaux comme les « rites de purification », les

---

Tôkyô 東大協同組合出版部, 1949. Edition française : Gallimard, 1954. Ce recueil d'écrits posthumes de jeunes appelés aura un très large retentissement à sa parution, parmi les progressistes comme les nostalgiques du régime militariste.

« vœux à l'Empereur » ou les présentations des branches sacrées, je me représentais cette idée du diable, comme une plaisanterie sans conséquence.

Un jour, j'ai été préposé avec Yasunishi à la tournée des entreprises pour ramasser des donations. Il s'agit d'aller faire du porte à porte en demandant cinq mille yen de donation à telle entreprise commerciale, dix mille yen à tel éditeur d'illustrés, et ainsi de suite, [14] pour rassembler des fonds en vue de nos actions de l'été. Yasunishi, qui se promenait toujours avec *Les voix qui nous viennent de la mer* dans la poche, le lisait dans le train en s'accrochant à la poignée. Il le tenait quasiment au niveau du filet à bagages, et quand, debout à côté, j'ai jeté un œil dessus, j'ai lu un poème entouré à l'encre rouge, en même temps que Yasunishi qui l'a lu et relu pendant un bon moment, en remuant les lèvres. Pendant au moins quatre zones, il l'a lu comme un gamin solitaire, en faisant rouler et trembloter les gouttes de sueur qui se formaient au coin de sa bouche épaisse :

.....

*O tristes démons défenseurs de la patrie !  
Dans le terrible grondement des nuits printanières,  
Reprenez vous vos fusils,  
Nous appellerez-vous, nous qui nous dérobons ?  
L'un au crâne éclaté,  
L'autre à la poitrine transpercée,  
Vos voix qui hurlent et chancellent,  
M'atteignent en pleine poitrine,  
Font couler sur mon front des gouttes glacées.*

.....

J'ai pensé : « Yasunishi est peut-être un de ces types de droite qui ne s'intéressent pratiquement pas à l'Empereur », mais je me suis aussi rendu compte que ça ne m'empêchait pas de l'admirer profondément. Cela dit, ça ne diminuait en rien la félicité que je ressentais grâce à l'Empereur. Je me suis dit : « c'est parce que Yasunishi est un contemporain de la guerre, et moi un jeune de droite de dix-sept ans de l'après-guerre. Et en plus, ah... je préfère que l'Empereur soit mon Dieu, à moi tout seul, sinon je finirais par être jaloux de Yasunishi ! »

Au quartier général du Parti, je me suis efforcé de me rapprocher de lui. Finalement, j'ai fini par m'arranger pour qu'on se partage une chambre. Sakakibara Kunihiko était comme un lac, grand certes, mais à sec, le vent en raclait le fond desséché et soulevait des nuages de poussière hystériques, alors qu'il n'y restait plus une goutte de passion. Je ne voulais pas voir

le fantôme de l'Empereur à travers le corps d'un vieillard, mais le porter dans mon corps de dix-sept ans. Yasunishi ne parasitait pas l'Empereur dans mon cœur, et les fantômes des étudiants morts à la guerre auxquels il tenait tant ne m'atteignaient pas en pleine poitrine, ne faisaient pas couler de gouttes glacées sur mon front. Ma vie au quartier général avec Yasunishi, je la trouvais adulte, libre, et je l'aimais. J'entendais parfois des rumeurs comme quoi, lassé de l'indécision de Sakakibara, il allait quitter le parti, et ça renforçait à chaque fois un peu plus ma décision de partir avec lui le cas échéant.

En ce moment, Sakakibara et les autres vieillards ne montraient pas beaucoup d'intérêt pour les activités du quartier général, pris qu'ils étaient par la préparation des prochaines élections. Il m'arrivait parfois de passer une journée entière assis devant le portrait impérial, à baigner dans une félicité totale, et la nuit qui suivait, haletant d'épuisement comme si je m'étais branlé une dizaine de fois, je n'arrivais pas à trouver le sommeil. Mais la peur intime de la mort ne venait plus infecter mes nuits de son poison mortel.

3.

L'été est arrivé furieusement, comme le fantôme doré de l'Empereur à l'intérieur de moi.

Au cœur de l'été, j'ai quitté Tôkyô pour aller combattre, bâton à la main, sous un casque brûlant, ma sueur et ma peau irritée empaquetées dans l'uniforme de combat de la section des jeunes, [15] dans les coins les plus secs de la ville de province la plus étouffante. C'est le mois d'août à Hiroshima : protégez des sales gauchistes le jour mémorial de la bombe atomique !

Dès la descente du train, dans la gare, il faisait chaud à Hiroshima. Le ciel dégagé, d'un bleu artificiel, et les nuages – artificiels – d'été qui le traversent soudainement. Tout a un goût artificiel : les bâtiments, les rivières nombreuses, le sol, et l'été lui-même. Les humains seuls, qui courent dans tous les sens en lâchant de la vapeur comme des locomotives enrégées, sont autant d'organismes couverts de sueur. Mais les humains irradient aussi de tous leurs pores, en même temps que les projections de suées, le prodige d'avoir survécu. Une conversation dans le train de nuit entre deux jeunes membres du parti : « Hiroshima... On va pouvoir bouffer des huîtres ! » ; « Pauvre paysan. Pas la peine de jouer au gourmet si t'y connais rien ! Même si t'es qu'un pauvre militant de droite ignorant, personne te laissera bouffer des huîtres en août. Si les gens d'Hiroshima ont survécu après le massacre de la bombe atomique, c'est parce qu'ils ont fait gaffe à pas bouffer d'huîtres en août ! ». A la gare, j'ai jeté un œil dehors dans les rues, et quand en fait de types qui survivent, j'ai vu cette foule et sa vitalité frénétique,

je me suis demandé si c'était ça, des « survivants », et j'en ai eu l'estomac retourné à en gerber. J'ai fini par en avoir le vertige, et je me suis assis, la tête dans les mains, à l'ombre de la pancarte « A bas la pseudo conférence pour la paix! Repoussons l'invasion de la culture japonaise par les rouges ! », jusqu'au départ du premier cortège du parti de devant la gare.

Mais une fois la marche vers la ville commencée, je me suis tout de suite fondu dans cette excitation toute estivale, et quand des ennemis sont apparus devant nous, l'excitation a dépassé le niveau de la mer en été. Nous autres de la section des jeunes, on marche à pied avec le drapeau japonais et celui de notre parti, précédés par trois voitures qui transportent les cadres. Depuis les voitures, la sono crache à plein tube la *Marche militaire*, le *Chant des patriotes*, le *Chant de la jeunesse* et *Par delà les mers*, et dans un autre haut-parleur, le chef de la section du parti du Chûgoku<sup>1216</sup> vocifère ses harangues : « J'en appelle à tous les citoyens de Hiroshima, la conférence pour la paix est noyauté par les rouges, c'est une réunion politique orchestrée par les rouges qui veulent la ruine de la patrie, c'est un gigantesque complot des rouges, ils viennent ici déguisés en pacifistes pour colorer en rouge les prières pures du peuple japonais et les détourner à gauche pour préparer l'invasion des soviets et des Chinois ! Vous tous, citoyens de Hiroshima, écoutez nos voix de patriotes sincères ! ». Nous, la section à pied, on avance en distribuant des tracts. Ils sont en papier recyclé rouge et bleu, avec imprimé en gros caractères noirs « A bas la pseudo conférence pour la paix! Repoussons l'invasion de la culture japonaise par les rouges ! ». Comme les passants curieux qui s'amassent et piaillent en nous regardant passer ont trop peur pour les prendre, on se contente de les balancer. Ils s'envolent, flottent dans le vent, et finissent piétinés par nos propres godasses. « A bas la pseudo conférence pour la paix! Repoussons l'invasion de la culture japonaise par les rouges ! »

Tout d'un coup, on sent la présence des gauchistes, on se contracte, on balance tous nos tracts d'un coup en prévision du combat. Devant, on voit un grand bâtiment. Le haut-parleur arrête ses appels et se met à nous haranguer directement, nous autres de la section des jeunes : « Attention à la place entre le terrain de baseball et le centre culturel des enfants ! Les rouges de la Fédération étudiante y ont mis leurs sales pancartes, ils se préparent pour la conférence de demain. Jeunes patriotes, prenez garde à la place là-devant, les gauchistes vous attendent ! ». On avance devant les voitures ; devant le centre culturel, une cinquantaine d'étudiants de la Fédération sont agglutinés et nous insultent. Avant même que leurs injures n'arrivent à nos oreilles, elles sont emportées par les vociférations du haut-parleur. Les

---

<sup>1216</sup> Région dans laquelle se trouve la préfecture de Hiroshima, à l'extrémité ouest de l'île du Honshû.

hurlements de furie apoplectiques qui s'en échappent nous prennent par derrière et nous assourdissent en un instant : « Ils nous traitent de réacs, de mafieux ! Jeunes patriotes ! Ces crapules de la Fédération osent nous traiter de mafieux impudents ! Jeunes patriotes, [16] ces racailles rouges osent nous traiter de réactionnaires ! ». Fous de rage, on attaque. Défoncez leurs pancartes ! Merde alors ! Renverser le cabinet ? Merde ! Contre l'évaluation des enseignants ? Merde ! Abattre l'impérialisme américain ? Merde et merde ! On n'acceptera pas le traité militaire ? Putain de merde ! Repoussez-les à l'intérieur ! Massacrez les quatre mille étudiants de la Fédération ! Merde ! Pardonnez la Bombe, vraiment ? Putain, ne refaisons jamais la même erreur ? Putain de merde ! On ne veut plus des cendres de mort ? Déchirez leurs tracts, merde ! Rossez les rouges ! Ma réalité s'efface et mon **film** commence, avec moi dans le rôle principal du type violent qui me jette contre le *grand écran* dans l'œil des étudiants morts de trouille, je fonce avec dans la main une touffe de cheveux d'une étudiante que j'ai attrapée par la tignasse, derrière moi un cri : gnyaaa, aahhh, je trouve un type qui me tient en joue avec un appareil photo, je le poursuis jusque dans un recoin du bâtiment, je défonce son appareil à coups de bâton, il le protège avec sa tête, l'imbécile ; je tape dessus jusqu'à ce qu'il perde conscience et lâche l'appareil et l'écrase sous son poids, ça fait crac, je fonce vers l'estrade, les étudiants de la Fédération ont décoré la salle avec des motifs de colombes et de bouquets de fleurs qui pendent des poutres au plafond ; je découpe les fils au couteau, tout d'un coup les colombes et les fleurs entament un hymne à la joie métallique et tombent sur la tête des étudiants apeurés acculés en une masse sombre en faisant clong, clong ; les sirènes des voitures de flics arrivent de partout comme une inondation dans le quartier au beau milieu de la journée, je cours vers la sortie du bâtiment, par-ci par là je croise des militants entourés d'étudiants en train de cogner et de se prendre des coups de pieds. C'est la contre attaque des étudiants, il y en a trois qui me bloquent le passage et j'essaie de les contourner, mais je vois qu'ils arborent *bien soigneusement* le badge de l'Université de Tôkyô même sur leur blouson de travail, alors je fonce sur eux en hurlant et en faisant tourner mon bâton de toutes mes forces. Paf ! paf ! crac !, le bâton se casse en deux et une brume cramoisie me souffle dessus, je me précipite sur le gros plan saturé d'une troupe d'étudiants rouges de colère et de terreur, je cogne on me cogne je donne des coups de pied j'en prends, je me jette comme un enragé, on me re-traîne dedans je me relève, je me jette je cogne ils me cognent, en gémissant je les fais gémir et je m'écroule de nouveau. Gros plan sur le troupeau de visages qui me cernent ; mais l'image se fige un instant comme si le zoom était cassé, et soudain la masse de visages des étudiants disparaît en fondu ; ah, Majesté, on va me tuer ; ahh, Majesté, et sur l'écran qui s'éclaire de nouveau un groupe de visages de flics qui

m'observent, ils se rapprochent en gros plan exagéré, et une face olivâtre si proche qu'on pourrait se toucher dit avec une voix de flic « Tu peux te lever ? Ils t'ont bien amoché, ces sales brutes d'étudiants ! », tout l'écran se remplit d'un seul œil plein de la compassion affectueuse du flic, et hors écran, ma propre voix-off : « Majesté, vous ne m'avez pas abandonné, ah, Majesté ! »

La chaleur, la douleur, la sensation métallique des rayons du soleil, l'odeur de sueur, le bruit, les cris, l'air vicié qui vient buter dans mes narines, tout ça est revenu, a repoussé *mon film* de ma tête, et le Hiroshima réel d'août m'a repris. Je vois du sang et des cheveux dans mon poing, « le sang des autres, les cheveux des autres » ; j'ai mis ce poing dans la poche de mon pantalon, doucement, et j'ai pris une voix de *jeune homme de bonne famille* pour dire :

- Je pense pouvoir marcher seul, merci beaucoup. Ils m'ont agressé, mais je me vengerai moi-même. Je ne me servirai pas de vous pour jouer les victimes comme le parti communiste ; laissez-moi rejoindre mon cortège, s'il vous plaît.

Mon accent de Tôkyô fait balbutier un instant le jeune flic de province, mais il me répond en souriant, le rouge aux joues :

- Vas-y, si tu peux marcher tout seul. Ils t'ont vraiment salement amoché, ces tarés de la Fédération !

[17] Je passe tranquillement, triomphalement, au milieu des étudiants de la Fédération alignés, et sors en prenant leurs injures proférées à mi-voix comme autant d'applaudissements. Le cortège s'est reformé dans un déluge de chaleur et de lumière, et les hurlements fanatiques du public qui assiste au match Giants contre Carps au stade de baseball font frémir les troupes comme à l'arrivée soudaine d'une averse. Les étudiants se sont tus, comme en léthargie, et regardent nos troupes depuis le porche de leur centre de réunion démoli. Le soleil brille à son zénith sans bouger d'un pouce, comme l'Empereur, « Citoyens de Hiroshimaaa-aah, je vous l'assuu-ure, la violence rouge de la Fédératiooon, nous a provoquéé-ée, c'est une technique classii-ique des groupes terroristes communistes ; protégeoo-ons, Hiroshima de la violence rouuuge ; ce jour paisible de réconfort des esprits, où les citoyens d'Hiroshima prient dans la tristesse pour le repos des âmes de leurs parents défuu-unts, la Fédération en a faaaait, un champ de bataille pour la lutte des claa-asses ; nous venons participer aux cérémonies solennelles d'Hiroshima, pour nous il s'agit des prières pleines de pureté du peuple japonais, et quand les rouges parlent de « faire tomber le gouvernement », il les piétinent en ajoutant une coloration politique qui n'a rien à faire là ! Les rouges s'imagiinent-iiinent, que notre groupe patriote est venu faire le coup de poing à la conférence pour la paix ! Ils se font manipuler par des journaux partisans qui parlent de lutte finale ou de confrontation, mais



quand on nous provoo-oque, on ne peut pas rester sans rien faaaire ! Vous tous, citoyens d'Hiroshimaaa, priooons pour le repos des défuuunts-uuunts! Priooons-ooons ! »

Un avion tourne dans le ciel à basse altitude, et pousse des rugissements menaçants ; des rugissements amis : il lâche des tracts, rouges et bleus, ces fameux tracts « A bas la pseudo conférence pour la paix ! Repoussons l'invasion de la culture japonaise par les rouges ! ». En grondant dans la chaleur, on encourage l'avion qui tourne là haut en remuant nos drapeaux ; l'avion nous répond en faisant vibrer ses ailes dans le ciel d'azur métallique. Les yeux souffrent sous la lumière trop forte, le ciel passe de bleu à azur, puis au noir. Dans le quartier commerçant, on tombe sur un groupe de gauchistes qui font de la retape, et une bagarre éclate. Un militant qui a essayé de pénétrer dans une voiture de réclame ennemie se fait défoncer, je vais pour l'aider, une sirène retentit et revoilà une voiture de flics. Là, on apprend qu'une manif en zigzag non autorisée de la Fédération avance en direction de la préfecture. L'excitation est à son comble, on se met en route à marche forcée vers la place de la préfecture ; c'est un été de huées, de violence et de fureur, jamais on ne reculera ! On est déterminés à protéger cette cérémonie où transpire la pureté du peuple japonais de l'invasion rouge ! La brigade des jeunes de l'Action Impériale est plus chaude, plus tendue que l'été, que le soleil ; prête à exploser. En même temps que le bâtiment de la préfecture apparaît, on commence à entendre les cris de la manif, en un instant, je suis pris d'une extase comme je n'en avais plus ressentie depuis les scènes de violence sur la place devant la Diète, pris d'un orgasme de violeur magnifiquement brûlant, douloureux qui me prend dans tout l'esprit, tout le corps, et je fonce en gémissant et en grinçant des dents, « Ah, Majesté, ah, aah ! ».

4.

A la tombée de la nuit, un calme désespérant de chaleur et d'humidité est revenu, les hostilités ont cessé, et les dirigeants sont allés retrouver d'autres groupes patriotes dans un restaurant pour discuter du programme de la commémoration du lendemain. Je les ai accompagnés jusque là-bas, et j'ai vu un homme entre deux âges, l'air déprimé, se pencher pour entrer dans le même restaurant. Il avait l'air sévèrement, lourdement contracté, comme si tout son corps était pris dans du fil de fer barbelé, et drapé dans une ombre morose. Il s'est retourné et m'a regardé avec ses yeux morts d'oiseau de proie, ses yeux profondément, tristement mornes.

Je lui ai fait un signe, j'ai accompagné les cadres et je suis rentré à la pension en me disant que ce type était un démon, [18] un démon sorti tout droit d'un marécage sombre et verdâtre de l'enfer. C'est là que le téléphone a sonné. C'était un des cadres que je venais d'amener au

restaurant, il m'a dit : « le gars que tu as salué as dit que pour ton âge, t'avais la tête sur les épaules, et que tu ferais sûrement de grandes choses » ; et il m'a donné son nom, le nom de cet assassin légendaire. J'ai frissonné, la bouche sèche, et j'ai poussé un soupir. Ca m'a rappelé l'excitation que je ressentais quand j'avais obtenu une bonne note à un examen ; ma main tremblait quand j'ai reposé le combiné : « Ce type entre deux âges, morne et hypertendu comme un démon, ce type qui a déjà commis des actions terroristes, qui a déjà tué, ce type m'a... »

Le médecin venu nous voir à la pension m'a trouvé une vingtaine de contusions, et parmi les camarades, certains avaient des fractures ; mais la pension était calme, on a écouté le rapport de notre dirigeant quand il est revenu (ne pas chercher à empêcher le rassemblement gauchiste par la force, mais participer à la cérémonie pour les morts organisée par la ville, sans faire d'histoires ou gêner les dignes prières des citoyens), on a rendu grâce à l'Empereur et on s'est couchés. Quelqu'un m'avait dit qu'à Hiroshima, les chiens passaient la nuit à aboyer, excités par la présence des morts, mais je n'ai rien entendu de tel, et la seule chose qui m'ait empêché de dormir un bon moment, c'est la sensation que la ville toute entière, dans cette nuit brûlante, dégageait une légère odeur. Cette « odeur » m'a paru de plus en plus réelle, et j'ai imaginé cet assassin, allongé dans un coin sombre de la nuit, les yeux ouverts, en train de la sentir lui aussi : « ce démon l'a prédit, je suis sûr que cette prédiction est cent pour cent exacte, pour ton âge, tu as la tête sur les épaules, tu feras sûrement de grandes choses... »

Le matin, on a fait nos ablutions purificatrices et on est partis pour la cérémonie, avec à notre tête le drapeau du Parti et un drapeau japonais à moitié en berne auquel on a noué un tissu noir. Vu le rapport du chef, on savait qu'on n'aurait pas l'occasion de combattre les rouges aujourd'hui, et du coup, j'ai perdu tout intérêt pour Hiroshima, pour le Dôme de la Bombe A, pour les passants surpris qui regardaient passer notre colonne avec une curiosité démesurée. Finalement, pour moi, cette ville pouvait bien être Hiroshima, Sapporo ou Sendai : ce n'était rien d'autre qu'une simple ville de province en plein été, remplie de gens couverts de sueur. Je suis un jeune de droite, ma passion ne s'éveille que quand il s'agit de défendre la gloire de l'Empereur et de combattre les sales rouges. La bombe atomique, les souffrances de la guerre, le désir de paix, l'humanisme, tout ça ne me concerne pas. Pendant la deuxième guerre mondiale, j'étais à peine né, et je n'ai strictement rien à voir ni avec ses triomphes, ni avec ses tragédies, avec la bombe atomique en chœur pour le final. Au contraire, pour protéger l'Empereur, je suis prêt à en balancer une sur New York, sur Moscou ou sur Pékin ; si Hiroshima devenait le repère des rouges, je balancerais moi-même une deuxième bombe atomique pour tous les massacrer, c'est ça la justice. Si le Japon finissait rempli de rouges, si

ça devenait la république populaire du Japon, je transfèrerais l'Empereur à Cannes, je détruirais le pays tout entier avec une bombe à neutrons cent mille fois plus puissante que celle d'Hiroshima : c'est ça la justice des fils de l'Empereur. Ce matin là, de toute la foule concentrée sur ce sol consacré, y compris les groupes de Philippins avec leurs appareils photos, j'étais sans doute le moins intéressé de tous par les morts de la bombe atomique. « L'explosion de la bombe atomique, les trois cent mille morts, qu'est-ce que ça peut bien leur foutre, à ce troupeau qui sue à grosses gouttes et s'envoie sans trêve cet air brûlant dans les poumons ! Il n'y en a pas un parmi toute cette masse de morts qui puisse nous dire quoi que ce soit, à nous les vivants. Alors qu'est-ce que ça peut bien nous foutre, hein ? »

Pendant les trois minutes de silence imposé en direction de l'ossuaire, un vrai nid à phtisie vu le brouillard sale de fumée d'encens et le tas de bouquets de fleurs qui y cramait au soleil, je pensais à l'énorme pont en béton de Noguchi Isamu. D'après un cacique du parti de la section d'Hiroshima, [19] les grosses « protubérances » qui parsèment ce pont représentent des sexes masculins et féminins, et dans cette ville inanimée d'après-guerre dévorée par un soleil de plomb, cette bonne centaine d'organes génitaux de trois mètres bandent et hurlent à qui mieux mieux : « On s'est tous fait massacrer par la bombe atomiiiique ! Allez-y, les survivants, baisez, baisez jour et nuit, baisez tout ce que vous pouvez, et pondez, pondez tout ce que vous pouvez ! ». Mon frère m'avait appris cette chanson, il disait que c'était une chanteuse qui était venue avec un conteur au village où il avait été évacué pendant la guerre qui l'avait chantée. C'était ça, la chanson que gueulait ce grand pont que Noguchi Isamu avait construit à Hiroshima comme message d'espoir contre l'anéantissement de la race humaine : « Alors ? Tu l'as fait, hein ? Fais-le, mais fais-le bien ! Alors, tu l'as pondu, hein ? Ponds-le, mais ponds-le bien ! ».

Soudain, une main tremblante s'est posée sur ma tête comme pour s'y raccrocher, je me suis raidi et retourné, et j'ai vu des yeux injectés de sang, sombres et tellement gonflés de chagrin qu'on les aurait cru fondus, ceux d'une femme hideuse et sans âge, qui m'observaient en pleurnichant. J'ai détaché mon visage noirci par la colère, comme s'il avait été tâté par un intouchable, des doigts de cette femme, et alors que j'allais la dégager à coups de pied, j'ai entendu les lamentations qu'elle proférait en geignant :

« Ah, si seulement il était encore en vie ! Ah, si seulement il avait pu grandir quelque part ! », ah, la voilà qui bave !

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour me retenir, et j'ai reculé d'un pas, le plus délicatement possible. La femme a essayé de s'accrocher à moi, avant de prendre peur et de s'immobiliser tout d'un coup. J'ai compris qu'elle venait de lire les lettres sur mon brassard, « Parti de

l'Action Impériale », et que le problème était réglé. J'ai craché un paquet de fois en courant pour retrouver mes camarades, et au moment où je suis arrivé au bout de l'interminable enchaînement, au faste bon marché, de stands d'encens et de fleurs, la foule sur la place s'est immobilisée comme si tout le monde avait été frappé par la foudre. Je me suis retourné, et j'ai vu tous ces gens qui fermaient les yeux d'un air stupide comme s'ils se remémoraient le massacre commis il y a une bonne quinzaine d'années. Il était huit heures et quart, et j'ai eu une révélation à cet instant « déplacé », je me suis dit qu'il fallait que j'envoie un télégramme à Noguchi Hisamu pour qu'il complète ses travaux : « prière d'ajouter aux phallus géants sur le grand pont de la paix un système pour qu'ils éjaculent deux centilitres de lait chaque année, à huit heures et quart le jour de la bombe, même style que les fontaines devant l'immeuble des Nations Unies O.K., attends proposition concernant vulves géantes », et je garderai un de ces phallus en béton spécialement pour moi, j'en ferai jaillir un litre de bave du conduit...

L'après-midi était libre, ennuyeuse et vide. Je suis allé tout seul voir un film au cinéma ; la scène où Alain Delon avec son regard énervant comme s'il venait de sentir l'odeur d'un bon petit plat poignardait tout à coup son gros copain en plein cœur n'était pas mal, mais le cinéma était plein d'habitants d'Hiroshima tous guillerets. Je me suis échappé juste avant d'étouffer, et sauvé de justesse, suis allé voir le musée de la bombe atomique. Mais là-bas non plus, rien pour se changer un peu les idées. Je me suis senti supérieur en voyant les photos des humains décrépis par la bombe en me disant que j'en savais plus qu'eux sur elle, j'ai eu les larmes aux yeux devant la photo d'un cheval avec des chéloïdes qu'on tuait pour faire des expériences, j'ai vu que les spécimens de véronique et de morgeline qui avaient poussé sur le sol après la chute de la bombe étaient de bien jolies plantes malgré leurs cellules détruites. Ce sont les seuls trucs qui m'ont un peu détendu, et à la fin du tour, j'étais quasiment fou de dégoût et d'irritation, au point d'en gerber pendant vingt minutes dans les toilettes dégueulasses du musée. Ensuite, j'ai acheté une carte avec la photo d'un jeune soldat nu et mort au stand de cartes postales, j'ai écrit un message au crayon pour Yasunishi Shigeru qui était censé s'occuper des membres restés au quartier général de Tôkyô, et je lui ai envoyée.

« A Hiroshima, il fait chaud et c'est nul. Les chefs sont des poltrons, ils regardent la pseudo conférence pour la paix des rouges sans bouger le petit doigt. Ca ne valait pas la peine de venir. On a juste pu nous battre un peu hier, c'était bien pour se rafraîchir les idées. Plus on est violent, plus on se rapproche de Son Esprit, n'est-ce pas ?

[20] Au musée de la bombe atomique, en voyant ces photos et autres objets monstrueux qui font honte au peuple japonais, j'ai décidé qu'il fallait à tout prix empêcher Sa Majesté de voir de telles horreurs, et que je devrais tout faire pour empêcher qu'Elle ne visite Hiroshima.

*On a beau se languir de la gloire de Son Altesse Meiji, le Trône est désormais en ruines.  
Qu'il m'irrite ce monde qui marche sur la tête. »*

J'ai posté la carte sur le chemin de la pension, où les chefs qui étaient restés devant la TV étaient tout excités. Elle diffusait une émission spéciale en direct de Hiroshima depuis midi ; un « spécial jour de la bombe atomique ». Dedans, il y avait une table ronde entre de jeunes auteurs invités de Tôkyô, et au cours de cette émission, Nanbara Seishirô, le plus jeune d'entre eux, encore étudiant, aurait dit spécialement à l'attention des spectateurs de la capitale que le Parti de l'Action Impériale commettait à Hiroshima des violences dignes de barbares. Les dirigeants s'occupent de protester auprès de la chaîne, mais la section des jeunes doit envoyer des membres s'occuper de ce jeune Nanbara et lui faire cracher des excuses ; il est sûrement encore en train de traîner au studio de TV.

J'étais le seul membre de la section des jeunes à être rentré. Les autres étaient sans doute encore au cinéma en train de lutter contre les maladies véhiculées par l'air vicié. Je me suis rappelé que ma sœur avait des livres de ce Nanbara, et je me suis souvenu de sa photo. Il avait insulté les étudiants de l'Académie de la Défense dans un journal, ça avait énervé ma sœur et j'étais allé revendre au rabais à sa place trois de ses livres dans une librairie d'occasion. « Le salaud, il a encore raconté n'importe quoi pour faire son malin ! Putain de chimpanzé savant rouge ! » J'ai dit au chef que je m'en occupais. Tu t'en sortiras, tout seul ? Oui, ça ira. C'est juste un scribouillard, il suffira que je lui montre le brassard du parti pour qu'il se mette à trembler et qu'il s'excuse en chialant et en se pissant dessus !

Résolu, j'ai pris un taxi dont la boîte appartient à la section d'Hiroshima du parti pour rejoindre le studio. Nanbara était assis tout seul, comme s'il m'attendait, au fond d'un salon de thé bien en vue au rez-de-chaussée de l'immeuble du studio, séparé de la rue par une simple vitrine, et il dégustait un sorbet à la pêche avec un air mélancolique. Je suis entré en silence dans le salon de thé, je me suis assis sur la chaise en résine synthétique en face de lui, et je l'ai interpellé d'une voix bien grave de jeune militant de droite :

« Je suis du Parti de l'Action Impériale. Je suis venu pour protester. »

Nanbara a relevé lentement la tête et m'a lancé un regard surpris de derrière ses lunettes, ses yeux fins d'un brun foncé farouches comme ceux d'une fille. J'ai vu l'expression de ses yeux changer, d'abord tout doucement, puis de plus en plus violemment. « Il s'est assis à l'endroit le plus visible depuis la rue parce qu'il attend quelqu'un, et c'est moi qui suis venu à la place. C'est un de ces types dont on peut deviner tous les sentiments à travers l'expression des yeux. Un intello, du genre à geindre et à cracher tout ce qu'il sait avant même de se faire torturer. Si le PCJ utilise des types comme ça pour ses activités illégales, il a perdu d'avance. » J'ai

attendu que les yeux perdus de Nanbara arrivent à « faire le point » entre les miens pour lui porter le deuxième coup.

« Tu as traité l'Action Impériale de barbares à la télé. Tu as dit qu'on multipliait les actes de violence. Je suis venu protester en tant que militant du parti. Maintenant, tu vas devoir assumer. »

La peur, une peur comme un énorme incendie a inondé les yeux de Nanbara, elle a coulé comme un liquide du fond de ses yeux, dans son iris marron, dans ses pupilles couleur raisin, qui se sont élargies comme dans la nuit, mais dans la pleine lumière du jour, baignant dans la terreur. Ses joues ont blanchi, toutes raides, des convulsions ont agité ses tempes, et sa bouche s'est ouverte sur ses gencives roses et baveuses. [21] J'ai craint un instant qu'il se mette à crier, mais non. Je me suis dit que c'était la première fois que je voyais un homme aussi complètement emporté par sa peur. Ce type venait de verser pour au moins cent personnes d'essence dans son *réservoir à trouille*. J'ai retiré le cran d'arrêt du couteau que j'avais dans la poche de mon pantalon, et j'ai pressé avec l'intérieur de l'index. Un bruit sec retentit, et deux centimètres de pointe argentée sortent à l'air moite en déchirant le tissu du pantalon, bien visibles sous la table transparente. Nanbara, terrorisé, les épaules affaissées, a regardé un instant de ses yeux remplis d'effroi avant de tout de suite les refermer. Ses paupières larges et pâles tremblotaient, et en un rien de temps, son visage s'est retrouvé piqueté de gouttes de sueur. Tout pâle et dégoulinant de transpiration, Nanbara Seishirô a plongé dans une mer de trouille. J'étais comme le chasseur qui a coincé le lièvre dans son terrier. Pas la peine de se presser, j'ai le temps de faire une pause. C'est comme de regarder un film d'épouvante ; le plaisir de regarder les spectateurs transis de trouille à travers un trou dans la toile. Alors, j'ai été surpris de voir une ou deux larmes couler de ses yeux fermés, comme la chassie qui sort de ceux d'un chat qu'on a cogné trop fort. Avec ça, j'étais au comble du plaisir, j'avais toutes les peines du monde à me retenir de rigoler, alors qu'en même temps la sensation violente de haine et de mépris sadiques que j'éprouvais envers ce poltron de traître de gauchiste m'aurait fait gerber. J'avais envie de sortir mon couteau comme dans la scène où ce jeune Américain joué par un acteur français se fait poignarder sur son yacht, au milieu d'une mer d'un bleu transparent pleine de plancton, dans le sud de la France. Mais pas comme Alain Delon et son regard ténébreux, non. J'avais envie de le poignarder comme à la boucherie, avec un rire gras de dictateur sanguinaire, en me pliant en deux comme si on m'avait cogné dans le bide.

« Je vais te planter. Au nom des actions de notre parti à Hiroshima que tu as dénigrées, je vais te planter, et j'irai ensuite me justifier auprès des dirigeants de l'Action Impériale, à

commencer par le président Sakakibara. Je ne vais pas te tuer, mais seulement te poignarder dans le ventre, ensuite j'appellerai tout de suite une ambulance. »

Les yeux toujours fermés, Nanbara Shigeru a tressauté, mais il est resté silencieux. J'étais de plus en plus gonflé d'assurance et d'excitation : une citerne pleine d'énergie de droite. Je pouvais même lire dans la tête trempée d'eau de trouille de Nanbara. Je pouvais parce que les fils élus de l'Empereur sont tout-puissants. « Tu es déjà enfoncé jusqu'à la gueule dans cet étang de trouille, déjà tu n'y vois plus rien. Tu as la bouche toute sèche, et tu as mal à la racine de la langue. La lumière du jour est trop forte, le soleil tape trop fort, tu le sens dans tout ton corps, tout d'un coup, et tu te sens anémique, comme si tu allais être aspiré par ce ciel bleu étincelant. La cacophonie du quartier commerçant te tape sur le système : au milieu de tous ces gens qui vivent sans éprouver la moindre peur, affairés à leurs occupations débiles, toi seul dois la combattre. Tu es seul. Tu as des frissons, tu te pisses dessus tout doucement, tu pleures, la morve te coule du nez, tu as mal à la gorge comme si tu couvais un rhume... Ah, tu n'aurais pas dû venir dans cette ville de province étouffante, ça n'avait aucun sens. Tu pries pour que tout ça ne soit pas réel, mais tu étouffes bien réellement, et tu ne peux pas ne pas réaliser que tu existes, et ça te déçoit. Dans ton cœur, c'est l'inondation d'une même phrase qui tourne en boucle : si seulement je n'avais pas dit ça à la télé. Si seulement tes amis écrivains t'avaient dit de te corriger pendant l'émission, si seulement ils ne t'avaient pas laissé tout seul ? Tu leur en veux. La chaleur, la transpiration, la sensation désagréable sur ta peau après le maquillage pour la télé, ta chemise et ta cravate qui te serrent la gorge, *tu as grosses derniers temps, pourtant tu es jeune*, si tu continues comme ça tu vas devenir un gros lard, non ? La table est en résine synthétique, la chaise, et jusqu'à la petite cuillère qui fait comme un petit clitoris tout rose, avec laquelle tu dégustais ton sorbet bien frais et sucré il y a encore un instant, toutes sont en résine synthétique, légère et cassante. Tu en veux à la terre entière, tout t'énerve, tout est injuste, tu voudrais hurler, [22] mais la peur est toujours là, assise devant toi avec son visage bien propre et sec. Allez, tes lèvres palpitent, tes paupières tremblent, tu vas t'agenouiller devant moi et me supplier en geignant. Allez ! »

Nanbara a légèrement entrouvert ses yeux rougis de larmes, comme ébloui. Il m'a fixé, les traits toujours aussi raides, et très sérieusement, lentement, il m'a dit :

« Je n'ai pas l'intention de me laisser poignarder sans rien dire. Si tu as vraiment l'intention de faire ça, alors je vais résister. »

J'étais éberlué. Ca faisait une demi-heure que ce type se débattait, englouti dans une mer de trouille, et finalement, il me dit ça. A moi, qui tiens le couteau. Après une demi-heure passée à fermer les yeux, défait, sans la moindre résistance. C'est n'importe quoi, ce type ! Mais

effectivement, je sentais que Nanbara s'était quelque peu remis de sa trouille, et j'en étais abasourdi. C'était vraiment n'importe quoi, ce type. Mais il n'en restait pas moins que j'allais devoir changer de stratégie.

« Il y a un téléphone public là, au fond. Tu vas appeler le studio télé et leur demander de te laisser te rétracter. Dis-leur de diffuser ça : tu t'es trompé en croyant que l'Action Impériale a commis des actes de violence, tu as utilisé le mot barbare sans réfléchir et tu t'en excuses. »

Nanbara a un peu froncé les sourcils, ses yeux rougis sont partis vadrouiller très loin d'ici, et j'ai senti, en même temps que cette misère indécente des perdants, une sorte d'étrange résistance à la peur que je n'arrivais pas à comprendre. Je me suis dit que je n'avais jamais rencontré un type pareil. Alors, Nanbara a émis un petit toussotement et a commencé à bégayer : « Je ne retirerai pas ce que j'ai dit. L'Action Impériale a commis des actes de violence, j'ai des preuves et des témoins en ce sens. Et quant au mot de barbare, je l'ai employé après mûre réflexion. Il est banal, mais je pense qu'il convient parfaitement. » Tout d'un coup, c'est moi qui étais coincé. J'étais hors de moi. J'avais l'impression de buter pour la première fois contre cette *impudence* de Nanbara. « Tu es un lâche, ça, c'est clair. Tu avais peur au point d'en chialer, et même maintenant, tu n'es pas encore libéré de cette trouille viscérale : tes lèvres tremblent, ton corps entier est rabougri et trempé de sueur, des gouttes coulent de ton nez sur la table, et tu n'arrives même pas à t'essuyer le visage. » Mais Nanbara se coltinait posément à cette peur, il la dominait peu à peu, et on aurait dit qu'il ne voulait plus céder le moindre pouce du terrain reconquis. En plus, il ne profitait même pas de son avantage : il avançait en rampant, avec peine, en s'efforçant de supporter sa peur. Drôle de type ; on n'en n'avait pas des comme lui à l'Action Impériale. J'ai ressenti un malaise indéfinissable, comme ça ne m'était jamais arrivé depuis que j'avais rejoint le parti. J'étais pris d'impatience.

« C'est vrai qu'on a été violents, mais la Fédération aussi, non ? »

Les yeux rouges et souillés de larmes de Nanbara se sont ouverts un peu, et moi qui m'y reflétais, j'y ai vu passer comme une étincelle de sarcasme, mais rien de vraiment perceptible. J'ai eu l'impression d'avoir révélé ma vraie nature de simple jeune idiot de dix-sept ans. Mon armure de droite n'était plus d'aucun pouvoir. « Merde ! J'ai attendu une demi-heure pendant que ce type chialait, emporté par le vent de sa trouille. » Je me suis levé de ma chaise tout d'un coup. Nanbara a pris peur et a esquissé un geste de défense, ça devait être ça qu'il entendait par ne pas se laisser poignarder sans rien faire. J'ai lâché une dernière menace et suis sorti dans la canicule. Je le remarquais seulement maintenant, mais l'air conditionné tournait inutilement à plein régime dans le salon de thé.



[23] « Tu peux être sûr qu'un jour, je te planterai. On ne doit pas épargner les traîtres gauchistes. »

Je suis monté dans le taxi que j'avais fait attendre. En me retournant, j'ai vu Nanbara Seishirô, toujours assis, qui respirait la bouche ouverte comme les gens qui ont une faiblesse cardiaque. J'ai compris que les braises de la trouille couvaient encore.

« Eh ben, frangin, tu lui en as donné pour son argent ! », m'a soufflé le chauffeur encarté au parti, dans le plus pur style truand, mais je n'ai rien répondu. J'étais pris d'un doute de mauvais augure. « Ce type est un lâche, mais pendant une demi-heure, il a sué, chialé et rampé dans les ténèbres du tunnel de sa trouille, et il s'en est sorti petit à petit, patiemment. Il y a donc des jeunes qui vivent comme ça, sans détourner les yeux de la peur du réel, sans fuir à tire d'aile les humiliations du monde, en rampant comme des porcs, centimètre par centimètre, le bide bien collé à la boue puante et dégueulasse de la réalité. Alors que moi, j'ai fui à tire d'aile la crainte du réel, pour venir me poser dans la vallée étincelante de rose du culte de l'Empereur ! Si ça se trouve, c'est lui qui a raison ? » J'ai eu un frisson de stupeur, puis j'ai chassé ce nuage noir de ma tête et, d'une voix forte, j'ai interpellé le chauffeur.

« Il paraît que ce soir, ton patron nous invite au cabaret ? C'est quel genre d'endroit ? »

« Ca lui appartient. Il a un groupe de jazz de Tôkyô, c'est vraiment quelque chose. J'espère juste que ça plaira à un jeunot comme toi ! », a gueulé le chauffeur avec une pointe d'ironie.

« T'auras qu'à boire un bon coup de gnôle d'Hiroshima pour oublier ta tristesse d'avoir laissé passer la conférence pour la paix, frangin ! »

La nuit où on a terminé notre action à Hiroshima pour le jour de la bombe A, on a bien profité de l'invitation du chef de la section locale. Le cabaret était ouvert aux clients, mais c'était nous qui contrôlions la place. Le musicien de jazz de Tôkyô était un jeune mélancolique dont la lourde masse de cheveux gras lui faisait comme un chapeau, et en fait de jazz, il a joué ce qu'on lui demandait : chants patriotiques, marches militaires, etc. Quand on lui a fait jouer la *Lune sur le château en ruines* et qu'on la reprenait tous en chœur, j'étais déjà saoul d'avoir picolé comme un trou, et sa tête marquée et bleuâtre de toxico dépressif commençait à me sortir par les trous de nez. Mais si je me saoulais, ce n'était pas par dépit comme avait dit le chauffeur, mais peut-être plutôt pour noyer dans l'alcool le germe du doute qui s'était planté profondément en moi. Du coup, quand je suis allé vomir aux toilettes pour récupérer et que j'ai vu, derrière une porte ouverte avec l'écriteau « loge des musiciens », Nanbara Seishirô qui somnolait sur un canapé sale, une bouteille de whisky à la main, et grommelait en écoutant un morceau de jazz au piano sur un magnétophone posé par terre, j'ai d'abord cru à une illusion provoquée par l'alcool. Mais c'était bien réel, c'était bien le jeune écrivain borné qui était

affalé là, complètement bourré, à remuer la tête et à grogner des encouragements à la musique qui s'échappait du magnéto. Et sur la cassette, on entendait aussi sa propre voix, mêlée à la musique : « C'est ça, comme ça, c'est tout toi ça, c'est original, voilà, encore une fois, allez, je vois ce que tu veux dire, c'est ça... », à quoi s'ajoutaient les murmures et les grognements du type sur le canapé. « C'est ça, c'est toi, ça, ouais ouais, t'es un mec bien, un mec super ; ouais, allez, reprends-toi, t'es original. » Je m'apprêtais à entrer dans la pièce [24] quand la serveuse semblable à une ourse qui m'avait montré les toilettes m'a interpellé à voix basse pour me faire redescendre, « Arrête donc, viens donc plutôt chez moi ; ce type est un pervers, il est venu avec le musicien, c'est un sale homo, laisse tomber et viens donc chez moi... Allez, arrête. »

Nanbara Seishirô a fait un effort pour soulever son visage nu sans ses lunettes, congestionné, enflammé et suppurant sous l'effet du poison de l'alcool, et il m'a regardé en écarquillant les yeux. Je venais d'éteindre la musique en envoyant valser le magnétophone d'un bon coup de pied. Il lui a fallu une bonne minute pour enfin me reconnaître. Alors, d'une voix confite dans l'alcool, entrecoupée, il m'a lancé :

« C'est vous qui faites jouer des marches militaires à cet excellent pianiste ? Alors, petit facho, on se fait un petit *Kimi ga yo*<sup>1217</sup> avec l'énergie de la jeunesse, hein ? »

Je me suis contenté de toiser ce poivrot à mes pieds, sans répondre. La serveuse qui s'accrochait à moi me murmurait d'une voix enrouée : « Hier soir, jusque tard dans la nuit, ils se sont piqués et ont enregistré des trucs tous les deux. C'est des homos. Ils devraient sortir un disque, tiens. Hi hi hi, allez, laisse tomber cet alcoolo pervers et viens te coucher ! ». Ensuite, elle a eu un petit rire obscène. J'ai ressenti un sentiment de supériorité totale envers le poivrot qui appliquait sa bouche en cul de poule à la bouteille de whisky. « Ainsi, tu ne peux pas échapper à ta peur. Quand tu ne rampes pas dedans, tu soignes tes plaies à la nuit tombée en t'enfonçant dans la boue, avec whisky, drogue, sodomie et piano débile. Tu ne te caches pas derrière des illusions, mais tu te sens mal dès que tu ne baignes pas dans ta fange pourrie. Tu es un *pessimiste*. L'*optimisme* comme un orgasme étincelant, il est de mon côté. »

« Oh, jeunot, tu devais me planter, non ? Fais-le maintenant, allez. Ca me fera pas mal, vu que je suis bourré. Mais demain, ça va être une sacrée gueule de bois, ha ha ha ! », le porc continuait à me provoquer.

« Je ne vais pas poignarder un déchet comme toi. De toute façon, tu vas pourrir et crever. Je poignarderai un gros poisson, un de ces types qui bradent le pays. », j'ai répondu.

---

<sup>1217</sup> L'hymne national japonais depuis 1880, ode à la longévité de la lignée impériale.

« Et de quel droit tu ferais ça, petit facho ? », dit le porc, redevenu sérieux un instant.

« Je le ferai au péril de ma vie. Ce n'est pas un droit, c'est mon devoir. Poignarder le type qui empoisonne le plus le Japon, au péril de ma vie. C'est ça, mon devoir ! », j'ai hurlé, sentant mon doute disparaître, et le nuage rose bienveillant m'envelopper à nouveau : « j'ai gagné ! ». Le porc m'a regardé m'exciter, il a remué faiblement la tête puis il a baillé, avant de tomber du canapé sur le sol couvert de saletés et de s'endormir comme une masse, la tête sur le magnétophone.

Je lui ai craché à la gueule et suis sorti dans le couloir, toujours collé par la serveuse, qui m'a donné un grand coup entre les cuisses en braillant sur un ton soupçonneux : « t'es puceau, c'est ça ? ». Au moment où je me suis dit que j'avais vaincu ce porc, je me suis soudain senti saoul au point d'avoir du mal à tenir debout. Je me suis écroulé quelque part dans un endroit sombre et douillet qui sentait bon. Ensuite, je me suis fait arracher mes vêtements par la serveuse fruste et poilue comme un troll, elle m'a enfourché sans façon, j'ai beuglé un grand coup et je n'étais plus puceau...

5.

Dans l'express qui nous ramenait à Tôkyô, j'ai réfléchi à ce mot de devoir qui avait rejoint mon écurie comme un magnifique taureau reproducteur. Le devoir, un devoir à accomplir au péril de ma vie. J'étais parti, assis sur la banquette dure comme une arête de pierre, à sentir ça brûler au tréfonds de mon corps comme une flamme incandescente. [25] « Mon devoir, est-ce que c'est ce dont j'avais parlé à Sakakibara Kunihiro quand je lui ai expliqué ce que je voulais faire ? Rentrer à l'Académie de la Défense, rassembler des camarades et déclencher un coup d'état ? ». Depuis juin, je n'avais quasiment plus étudié. C'était impossible de travailler tout seul pour préparer les examens d'entrée, mais les professeurs m'évitaient, et les autres élèves me regardaient de loin, figés par la curiosité, l'hostilité et la peur. Dans ces conditions, impossible de trouver quelqu'un qui puisse m'aider à bûcher. De plus en plus de candidats se présentent chaque année à l'examen d'entrée de l'Académie, il devient de plus en plus difficile, et il y a même des saloperies de génies qui préparent à la fois cet examen et celui de l'Université de Tôkyô, donc le niveau des candidats doit être assez élevé. En plus, question cours, l'Académie est centrée sur les sciences, alors les épreuves mettent surtout l'accent sur les maths, la physique et la chimie, c'est-à-dire les matières dans lesquelles j'ai enchaîné les échecs à l'école. J'ai senti une vague crainte m'envahir, et prendre des contours

de plus en plus précis pour finir par me serrer le cœur : « Ah, il n'y a vraiment aucune chance que j'arrive à rentrer à l'académie ! »

Mais je suis un « fils élu de la droite », Sakakibara Kunihiko a témoigné que je possédais « une vraie âme de droite », et un tueur légendaire a trouvé que j'étais déterminé malgré mon jeune âge avant de prédire que je ferais sûrement de grandes choses, alors se pourrait-il vraiment que je n'accomplisse pas mon devoir d'homme de la droite ? C'est absolument impossible, ça ne doit absolument pas pouvoir se produire, c'est complètement absurde.

J'avais la tête embrouillée, j'aurais voulu me confier à quelqu'un de l'Action Impériale, et j'ai regardé autour de moi. Ils étaient tous en train de dormir, douloureusement pliés sur leurs sièges, épuisés par les combats et les plaisirs. J'ai regardé par la fenêtre le paysage qui défilait, j'ai eu l'impression que le mur grossier de galets et d'ocre rouge s'imprimait inconfortablement sur mes yeux, ça tirait sur la matière grise qui trempait au fond de mes orbites comme du mercure lourd. J'ai fermé les yeux, et j'ai pensé à l'époque où l'idée que j'étais un simple lycéen médiocre et impotent ne me quittait jamais. Le sentiment d'infériorité insupportable, le regard des autres, l'absence de confiance en soi, la déprime. « Est-ce que j'ai vraiment changé fondamentalement en rejoignant la droite ? Est-ce que je suis juste devenu de droite, et à l'intérieur, je ne suis toujours qu'un lycéen médiocre et impotent ? Où est la preuve que je suis un jeune élu, avec une vraie âme de droite ? Est-ce que je ne serais pas une merde insignifiante, un minable petit barbare comme disait ce porc d'écrivain, lui qui était prêt à se faire poignarder plutôt que de revenir sur l'expression ? Je me suis souvenu de ma cuite de cochon, de ma stupeur ce matin quand j'ai découvert que je dormais dans les bras de cette serveuse qui faisait penser à une sale chienne malade, de ses longs poils de nez noirs qui m'avaient chatouillé la bouche un instant avant mon réveil, et j'ai été intoxiqué par le poison de la haine de soi... J'ai peut-être chopé la syphilis ! Hier, j'ai été provoqué par ce porc d'écrivain, et j'ai douté pour la première fois depuis que j'ai rejoint l'Action Impériale, et aujourd'hui, voilà que je déguste le poison sombre, gluant et foudroyant de la haine de soi, pour la première fois depuis que j'ai rejoint le parti. « Ah, la paix, ça craint ! », ai-je dit à haute voix. La paix, ça craint... Je me suis rappelé la solitude et chair de poule bizarre que j'avais ressenti sur la place de la Diète à la fin du combat, en buvant les bières offertes par un député conservateur, à contempler le parlement qui baignait dans la tranquillité. Je me suis rappelé le mécontentement et le désintérêt quand ils ont décidé de ne pas empêcher la conférence pour la paix. Je me suis rappelé l'Empereur radieux que je voyais toujours apparaître dans sa splendeur dorée pendant les combats nocturnes, et l'orgasme de tout mon esprit, de tout mon corps que j'avais pu vivre grâce à lui au moment de passer à l'action à

Hiroshima. « Ah, vraiment, la paix ça craint ! Majesté, dites-moi ce que je dois faire. Majesté, Majesté ! »

Une très forte odeur de sel a contracté un instant mes narines fatiguées ; [26] j'ai ouvert les yeux, regardé la mer dans le soir qui s'étendait sur toute la largeur de la fenêtre, et j'ai crié :

« Ah, Majesté ! »

Vraiment, j'ai cru voir l'Empereur. Il portait un grand collier de pourpre aux éclatantes parures d'or comme en avaient les souverains d'Europe au dix-huitième siècle. J'ai cru voir le visage de l'Empereur dans sa blancheur d'albâtre, et une radieuse lueur violette qui dans laquelle il était nimbé, des joues aux oreilles et aux cheveux. C'était le soleil en train de s'enfoncer dans la mer. Mais le soleil, n'est-ce pas l'Empereur ? L'essence de l'Empereur absolu, absolu comme l'univers ? J'ai reçu une **révélation** du soleil d'été qui s'enfonçait dans la mer, de l'Empereur lui-même. Juste au moment où j'ai prié Majesté, Majesté, dites-moi ce que je dois faire ! « J'ai eu une **révélation** ! »

Les camarades réveillés par mes cris ont commencé à s'agiter, à la recherche du coupable. J'ai fermé les yeux et fait semblant de dormir, et, au comble du bonheur, j'ai déplié la révélation dans mon cœur pour bien m'en assurer : « La **révélation**, c'est ça : je rejoindrai l'Empereur en détruisant cette paix empoisonnée de mes propres mains. La **révélation** : je forgerai de mes propres mains la preuve que je suis un jeune élu, que j'ai la véritable âme de droite. La **révélation** : je construirai de mes mains un sanctuaire à ma gloire, une forteresse de droite pour me protéger. », j'ai senti que les mots que j'avais balancés à ce porc d'ivrogne quand j'étais moi-même saoul hier soir me revenaient d'eux-mêmes empreints d'exigence et d'autorité. Je poignarderai celui qui empoisonne le plus le Japon, au péril de ma vie : tel est mon **devoir** !

La pensée née de ce nouveau mot avait fait un tour sur elle-même avant d'y revenir, la boucle s'est refermée autour de la révélation, et dans un soulèvement d'extase, j'ai entendu une voix douce, gentille et sucrée : « Tu poignarderas celui qui empoisonne le plus le Japon, voilà la loyauté, **la loyauté sans pensée individuelle**, tu vas abandonner ta pensée individuelle, rejeter ton corps de chair, et atteindre l'extase en accomplissant la vraie loyauté, à n'en pas douter. Ce sera comme un mariage divin. », je me suis endormi, d'un sommeil satisfait et paisible...

Une fois arrivé à Tôkyô, je me suis dépêché de rentrer au quartier général pour raconter ma révélation à Yasunishi Shigeru, mais il avait quitté le parti pendant notre opération à Hiroshima. Sakakibara Kunihiko a fait un discours spécial au *dôjô* pour apaiser le trouble des jeunes militants qui ont appris la nouvelle. Ce discours n'abordait pas directement le départ de

Yasunishi, mais traitait des quatorze jeunes aspirants de droite qui s'étaient fait *seppuku* au matin du vingt-cinq août mille neuf cent quarante cinq, conformément à la tradition.

Au moment de la défaite, ces patriotes se sont lamentés, ont présenté leurs excuses à l'empereur, ont débattu de l'opportunité de passer à l'action ou mourir, et ont finalement opté à l'unisson pour le suicide. L'un d'entre eux a lu, au dernier banquet, le poème d'adieu de Matsumoto Keidô<sup>1218</sup>, « *Puise le vent dans les pins, là-haut sur la montagne, conter aux hommes que je suis mort pour toi* ». Ils ont laissé un testament commun, « *Par notre pur sacrifice, nous autres quatorze âmes dévouées à Sa Majesté jurons de protéger à jamais le palais impérial* ». A l'aube, ils se sont fait *seppuku* dans un coin de l'ancien champ de manœuvres de Yoyogi, à côté du lieu-dit des dix-neuf keyaki. Aucun des participants directs n'a survécu, mais selon le carnet de préparatifs à l'exécution, après la lecture des *Norito*<sup>1219</sup>, ils se sont assis en cercle sur le pré où poussaient les premières herbes de l'automne, ont enroulé leurs lames d'un tissu blanc après avoir soulevé leur vêtement, puis :

« - Le maître :

« Vous êtes prêts ? Un dernier mot ? »

Tous :

« Nous nous joignons à votre prière. »

Le maître :

« Nous nous rendons au sanctuaire en ce jour où nous y apparaissent clairement les âmes héroïques, et veillerons pour toujours les fils de l'Impériale Lignée. »

[27] Tous :

« *Banzai !* »

Le maître :

« Allons. »

- Tous s'ouvrent simultanément le ventre au sabre, le coup de grâce sera donné une fois le ventre ouvert. »

Comme le prévoyait le carnet de préparatifs, ils sont tous morts par *seppuku* et sont devenus des démons patriotes. L'inspecteur chargé de l'affaire aurait déclaré « on n'a sans doute jamais vu de suicide de groupe aussi exemplaire, que ce soit avant ou après la guerre, et ce sera certainement le dernier. ». Comme l'ancien terrain de manœuvres de Yoyogi, où se trouvait le lieu du suicide, est devenu la résidence « Washington Heights », pour les officiers

---

<sup>1218</sup> Matsumoto Keidô 松本奎堂 (1832-1863). Guerrier de la fin de l'ère Edo, farouchement pro-impérial.

<sup>1219</sup> Prières dans les rites *shintô* de vénération de la maison impériale.

des troupes d'occupation, on a enfui profondément deux pierres de deux cent et cent kilos sur le lieu du suicide en prévision de jours meilleurs.

« Ce suicide par *seppuku*, ils devaient d'abord le faire à quinze, mais il y en a un qui s'est dégonflé », a rugi Sakakibara Kunihiro, les yeux écarquillés quasiment sortis de leurs orbites. « L'un des conjurés a déserté, figurez-vous, il s'est enfui alors qu'on lui avait confié le rôle d'assistant à l'exécution, mais les quatorze héros sont restés impassibles, ils n'ont pas fait la moindre vague. Et ce salaud, il doit être en train de se planquer, encore aujourd'hui, de se terrer comme un rat dans un coin du Japon, en tremblant de honte. Vous autres, vous ne voulez pas devenir des rats, non ? Hein ? Le plus jeune des quatorze héros, tenez vous bien, dans la manière de compter actuelle<sup>1220</sup>, il avait dix-sept ans. Hein, dix-sept ans, comme toi ! »

Sakakibara avait ajouté cette dernière phrase spécialement pour moi, car tout le monde savait que j'étais proche de Yasunishi. Je ne pensais pas que Yasunishi s'était enfui par peur comme ce rat, mais le fait d'apprendre qu'un jeune militant de droite de dix-sept ans s'était suicidé par *seppuku* m'a fait forte impression. J'en ai eu les larmes aux yeux, et j'ai senti que j'avais eu une nouvelle **révélation**.

Sakakibara a senti mon émotion, et à partir de là, il ne parlait plus que pour moi, et personne d'autre. Il me fixait du regard, et comme pour m'envoyer au sommet de l'escalator aux émotions : « Ce jeune patriote de dix-sept ans, j'ai vu son testament, il l'a écrit à l'encre sur un rouleau. Il l'avait dans sa poche sur place, et il était plein de taches de sang, ça m'a touché. J'en ai pleuré, j'en ai pleuré et j'ai suffoqué en pensant au jeune homme extraordinaire qu'il avait dû être. Je m'en souviens encore, *« En rendant visite à Son Altesse, je me permets de verser des larmes, par respect et révérence. »*, ça commençait par cette phrase. *« Quelle tristesse! Lorsque je prie vers le Palais où siège Sa Majesté, mes larmes ne cessent de couler. Tel un nourrisson, sans voix, je ne puis que pleurer en levant les yeux au ciel. »*, voilà. Magnifique, hein. Et il n'avait que dix-sept ans. C'était un génie... un genre de génie. Un génie de droite. *« Quelle tristesse. Ce peuple infidèle qui méprise son Dieu et oublie les ancestrales prières qui Lui sont dues, anguisse Son cœur et s'attire Ses mots tristes et sévères. Que pourrais-je encore dire à présent. »*, et ensuite, il y a un passage où il déclare sa confiance dans les patriotes d'aujourd'hui qui lui ont survécu, en toute simplicité, comme le jeune garçon qu'il était : *« Je suis à présent convaincu qu'un jour viendra l'occasion divine du grand retournement, je prie de mon sang la gloire du grand Empereur divin. »* Et ensuite,

---

<sup>1220</sup> Dans le décompte traditionnel de l'âge, on ajoutait un an à la naissance, le décompte débutant à la conception.

le poème d'adieu : « *Que je me défasse prestement de mon corps d'ici-bas, et devienne un dieu protecteur du Règne de l'Empereur* ». Il a signé "Sômô no Shin", ça veut dire un homme de Sano. S'il avait vécu, il serait au moins devenu ministre. Alors que tout était en train de s'écrouler dans le chaos à la fin de la guerre, comment est-ce qu'il a pu écrire « je suis convaincu », à dix-sept ans à peine ? Parce que ce mot, il l'a crié en le payant de sa vie, ce jeune patriote. Ce jeune qui allait s'ouvrir le ventre, il lui a été donné la certitude divine. Et il y a encore un autre poème d'adieu : « *Comment supporter la vue du Palais dans la verdure, habité par la profonde douleur de Sa Majesté ?* »

[28] Je n'y tenais plus, j'ai éclaté en sanglots. Je ne comprenais quasiment rien à ce magnifique testament bourré de termes chinois, mais je pouvais entendre cette voix de tristesse, pure et juvénile, comme une douce herbe aux bourgeons bleu pâle entre deux majestueux rochers, et j'en étais triste, tellement triste, je n'en pouvais plus. J'ai pleuré tout mon saoul, comme un grondement, puis, mes sanglots apaisés, quelque chose a jailli, et j'ai pensé, en proie à un sentiment de pur héroïsme baigné de tristesse, « Voilà, le droit de ce garçon à la certitude, il est garanti par son suicide héroïque. Ou plutôt, par son suicide, il a fait de sa certitude son devoir ! Moi aussi, je suis pareil, moi aussi, je peux construire un sanctuaire à ma gloire, une forteresse de droite qui me protège, comme lui. **La certitude, l'action, le suicide**, et moi aussi, je pourrai devenir un jeune avec une vraie âme de droite, un autre jeune fils de l'Empereur ! » J'ai été purifié par les vagues des larmes et de la révélation. C'était aussi des vagues d'extase...

Sakakibara a fini son discours en me prêtant, spécialement à moi, le livre *Chronique du suicide*. Son discours spécial m'avait ému, mais pas comme il l'avait prévu. Du début à la fin, mon émotion n'appartenait qu'à moi. Cette nuit-là, je suis retourné, tout seul, à la chambre que je partageais avec Yasunishi, et j'ai trouvé un message de lui dans mon bureau, une simple note :

« J'ai quitté le parti par désaccord avec sa stratégie passive. Je vais m'efforcer d'en fonder un nouveau. Si tu es dans le même état d'esprit, je peux te proposer la ferme d'Ashiyaoka comme pied à terre temporaire. Tu peux y aller, ils sont prévenus, et j'ai dessiné un plan au verso. Yasunishi Shigeru. »

Le lendemain, j'ai rassemblé mes affaires et j'ai quitté le quartier général du parti. J'ai ressenti une vive émotion. Je comptais me rendre à la ferme d'Ashiyaoka, mais j'avais aussi envie d'aller voir le lieu du suicide à Washington Heights, qui était toujours une résidence pour les troupes américaines. J'ai pris le train pour Yoyogi.



Assis sur ma valise, j'ai regardé les bosses formées par les collines aux belles pelouses de l'autre côté du grillage. Le lieu du suicide était visiblement devenu l'aire de jeu de l'école maternelle pour les familles des officiers. De jeunes enfants blondinets y jouaient, parmi les jardinières de fleurs et une musique relaxante. Je me sentais d'humeur indulgente et aimable, et je prenais plaisir au bonheur de ces enfants étrangers si mignons. La lumière pure du soleil dans ce ciel allègre de fin d'été éclairait mon sourire de solitaire, les gouttes d'eau argentées qui piquetaient la pelouse verte, et les frêles petites épaules palpitantes des enfants blonds qui y jouaient. Alors, j'ai pensé au jeune de dix-sept ans mort ici, une aube d'été quinze ans auparavant, à ce garçon qui s'était ouvert « à environ six centimètres sous le nombril, sur quinze centimètres de côté et zéro virgule cinq centimètres de profondeur, c'est-à-dire uniquement l'épaisseur de la peau », et avait reçu le coup de grâce « un peu en dessous du milieu du cou, découpé entre la cinquième et la sixième vertèbre cervicale, ne laissant qu'une fine couche pellicule de peau sur la partie avant de la gorge », et à moi, jeune garçon qui quittait maintenant son parti pour construire lui-même son sanctuaire et sa forteresse de droite, *comme à une seule et même personne.*

6.

A la ferme d'Ashiyaoka, j'ai eu pour la première fois de ma vie l'occasion de faire un travail manuel, et de vivre la vie d'un paysan. Je pense que tous les hommes devraient passer une partie de leur vie sous le soleil, à travailler la terre. Avant de réaliser le projet pour lequel j'allais risquer ma vie, ces jours de travail comme fermier m'ont paru indispensables. On travaillait la terre en attendant bien sagement, bien tranquillement notre *moment*, comme des moutons le soir. [29] Et la sueur qui perle sur le front et sèche naturellement, la boue qui salit et purifie à la fois les tendres articulations et la chair des orteils, la fatigue qui tombe comme la neige sur les muscles chauffés à blanc, sous la garde bienveillante du soleil dans le ciel, accueilli comme aux origines par la terre à nu, comme le corps dénudé du sol, sans hâte et sans idées noires. Planter dans cette terre, parfois utilisée comme cimetière, des graines fragiles et fraîches, frêles comme l'homme lui-même, avec la confiance qu'elles passeront l'hiver, la croissance miraculeuse du grand cycle qui va du bourgeon au fruit mûr, dans cette vie de paysans qu'on vit en travaillant, en gardant et en faisant fructifier dans son cœur tout cela, on finit par entendre la voix céleste tant attendue : « Allez, ça suffit. A présent, va ! », et à cet instant, on abandonne tout, et léger comme le saumon après la fécondation, on fonce droit devant !

A la ferme d'Ashigaoka, j'ai d'abord passé une semaine à construire, à raison de dix heures par jour du matin au soir, une clôture pour empêcher les veaux d'atteindre le verger, et durant cette semaine, les kakis avaient prodigieusement mûri. J'ai réalisé que ça ne faisait que ça, les fruits : mûrir à toute vitesse, de toutes leurs forces. Et je sentais que dans ma tête, dans mes muscles, quelque chose était aussi en train de mûrir, monstrueusement vite...

A la ferme, je me suis aussi occupé des animaux durant deux semaines, après en avoir fini avec le verger. Dans l'étable, ceux qui m'ont fait la plus forte impression, c'était les femelles enceintes. Il y avait une vache, une truie, et dehors, sur la paille, une chienne bâtarde qui somnolait à l'ombre. Les bêtes enceintes ne se déplacent que très lentement, elles sont très calmes, elles ont un regard placide, plein de bonté, comme totalement résigné, et de tout leur corps émane une lassitude sans nuances, comme de la lumière du soleil. Quand je les regardais, une profonde émotion envahissait mon corps et mon esprit. Et là encore, je sentais que je commençais à montrer les mêmes signes que ces bêtes enceintes. J'étais d'un calme paisible, presque bovin, je marchais d'un pas lourd et égal, comme si j'avais peur de tomber et de faire une fausse couche, avec aux lèvres le sourire maternel particulier de qui attend tranquillement la douleur et la joie de l'accouchement à venir, tout en prenant soin de ses membres, de son corps et sa tête...

Pour autant, je ne savais pas clairement quel était le fruit que je faisais mûrir, quel était l'embryon que je portais en moi. Mais j'attendais simplement la naissance, avec sur mon visage brûlé par le soleil, qui ne laissait plus guère apparaître d'émotions, ce sourire permanent, à la fois vague comme celui d'un vieux bouddha et d'une netteté parfaite, que Matsuoka Gengorô, le chef de l'exploitation, aimait tant. Car la **révélation** s'était déjà donnée clairement, et j'avais le net pressentiment qu'une voix allait bientôt m'appeler : « Allez, ça suffit. A présent, va ! », dira-t-elle, comme à tous les êtres vivants qui attendent d'enfanter...

La belle-fille du propriétaire était elle aussi dans le cercle solidaire des créatures enceintes de la ferme d'Ashiyaoka. Depuis mon arrivée, j'étais devenu un garçon silencieux, mais il m'arrivait parfois de deviser tranquillement avec cette belle jeune femme. Comme moi, elle aimait regarder les bêtes enceintes, et venait souvent à l'étable où je travaillais.

Matsuoka Gengorô, comme la plupart des intellectuels d'extrême-droite, était shintoïste, et il y avait même un sanctuaire d'Ashiyaoka à la ferme, mais sa belle-fille était bouddhiste. Quand la nuit tombait sur la ferme, [30] j'aimais observer l'expression de sainte vierge qu'avait cette jeune femme quand elle souriait en tendant l'oreille au souffle régulier de la truie enceinte qui reposait, immobile, sur la masse de paille fraîche que je venais de changer,

dans l'étable déjà assombrie. J'aimais aussi écouter sa voix, pas brillante mais lourde et mouillée. Comme j'étais un jeune shintoïste, je réveillais sans doute en elle un esprit de contradiction un peu espiègle, et elle me parlait tout le temps du bouddhisme.

- Tu connais le *nengemishô*<sup>1221</sup>? C'est une expression qu'on trouve dans l'enseignement du bouddhisme.

C'était des choses de ce genre-là.

Tout en remplissant l'auge des vaches de nourriture, je fais celui qui n'y comprend rien. De toute façon, mes réponses au hasard tombent toujours complètement à côté.

- Ca ne te dit rien, n'est-ce pas ? Tu es plutôt du côté *Takamanohara*<sup>1222</sup>, comme beau-papa.

- Oui, dans le shintô, on a juste besoin d'élever son esprit. Faire de son mieux pour étudier comme si on apprenait une langue étrangère, comme dans le bouddhisme, ce n'est pas fait pour l'extrême droite.

- C'est juste que vous êtes paresseux. Elle a l'air ravi, et savoure sa victoire avec un sourire qui m'évoque ce fameux *nengemishô*. « Ca veut dire communiquer de cœur à cœur. »

- C'est de la télépathie, alors. C'est la version bouddhiste des romans de science-fiction. Bouddha était sûrement un martien.

- On dit qu'il a atteint l'éveil en regardant une étoile filante, dit ma jolie aînée. En tout cas, quand je regarde la truie dormir avec son petit dans son ventre, le sourire me vient naturellement, et là, je comprends ce qu'elle pense.

- Et elle pense quoi, la truie ? Qu'elle n'a pas assez de paille, ou qu'elle voudrait bien croquer du blé ?

- « Elle sourit, elle aussi. Exactement comme moi. » C'est vrai que sa façon de se retrousser les babines peut faire penser à ça. « Ce n'est pas magnifique comme expression, *nengemishô* ? »

Moi aussi, je sens qu'entre moi et cette jeune femme enceinte de quatre mois, nos cœurs se touchent, qu'il y a ce *nengemishô*, et aussi qu'elle voudrait me convertir.

- Tu n'es encore qu'un enfant, mais tu as quelque chose d'un saint bouddhique. Tu devrais étudier le bouddhisme, je te donnerai un livre facile à comprendre.

- Non, je veux un enterrement shintoïste, avec un nom en *~no Mikoto*<sup>1223</sup>, je réponds, réalisant que sans bien savoir quand, j'ai acquis la certitude que j'allais mourir prochainement. « Mais avant ça, j'obéirai à ma révélation ».

---

<sup>1221</sup> Enseignement du bouddhisme Zen : « communication cœur à cœur » (litt. « La fleur au subtil sourire »). A l'origine, désigne un enseignement direct hors de la doctrine officielle.

<sup>1222</sup> « Champs célestes », équivalent *shintô* du paradis.

- Moi, je veux être enterrée selon le rite bouddhiste. Le rite *shintô* a quelque chose de bien trop sauvage, il me fait peur, continue placidement cette jeune fille qui va avoir un enfant dans moins de six mois. « Je pense que tu es le seul à pouvoir me comprendre, mais depuis que je suis enceinte, je pense à mon enterrement au moins aussi souvent que j'ai envie de manger des choses acides. »

Je la comprends, et je rêve à mon tour à l'accouchement et à la mort de ma révélation, à mon enterrement *shintô*, on ne peut plus sauvage en effet. Je ne sens rien d'autre que la montée de la pression qui s'affole dans ma poitrine, et pas l'ombre d'un commencement de crainte, ni en moi ni au dehors. Nous nous sourions, nous *communiquons cœur à cœur*, et réalisons que la nuit est déjà tombée, puis, comme un frère et une sœur, épaule contre épaule, contemplons à nouveau l'intérieur de l'étable, avant de nous en retourner vers le bâtiment où se trouve la salle à manger. A cette heure-ci, la ferme embaume comme un four l'odeur de l'automne qui commence...

[31] A travers cette future mère bouddhiste, je crois que j'ai pu concevoir, pour la première fois depuis mon arrivée à l'Action Impériale, l'image d'une femme qui ne serait pas de celles qu'il convenait de piétiner en sadique, mais d'une vraie femme qui inspire de l'amour et une intimité légèrement érotique. Alors que je bandais mon arc vers l'action le plus intensément, même si ça peut sembler contradictoire, pour la première fois depuis que j'avais commencé à ressentir cette saleté de mauvaise foi dans ma conscience, je communiquais avec une femme plus âgée, avec une attitude d'honnêteté et d'ouverture sincères. J'avais oublié Sugi Emiko, et même quand j'allais parfois voir Yasunishi à Tôkyô, je n'en profitais plus pour m'offrir mon plaisir de roi avec les esclaves des bains turcs. En fait, je n'en ressentais même plus le désir, et désormais, je méprisais les petites érections et orgasmes particuliers. Je préservais sans doute mon sperme et mon énergie sexuelle pour la grande érection, le grand orgasme qui mettrait toute ma vie en jeu, conformément à ma révélation. J'avais perdu mon pucelage avec cette course échouée dans ce cabaret de province qui s'était présentée comme une « femme », mais depuis, je n'avais plus jamais eu envie de « baiser » une femme, et en même temps que le travail à la ferme permettait de sublimer le désir sexuel, grâce à ma communication cœur à cœur avec la belle épouse bouddhiste du fils aîné du maître de la ferme, j'étais redevenu plus pur encore qu'un puceau. Le sourire était ma nouvelle nature, il m'arrivait parfois de penser à des poèmes sur ce motif du « sourire », et je me demandais si j'en ferais mes **poèmes d'adieu**. La campagne s'était révélée magnifique pour moi, dans cette période de maturation

---

<sup>1223</sup> Suffixe honorifique, désignait dans l'antiquité les divinités *shintô* ou les personnages illustres.

accélérée de ma vie qui serait sans doute bien courte. La ferme d'Ashiyaoka, les arbres fruitiers que j'aimais tant, mes bêtes chéries... L'aîné de la ferme était un vieux paysan dont la « haine de l'extrême droite » était bien connue, mais il me témoignait une affection particulière, comme une bête qui se serait laissée apprivoiser, et il m'avait dit : « Allez, arrête avec ton patriotisme et ton chauvinisme, et regarde-moi cette terre, regarde-moi cette herbe et ces plantes, sens sous tes pieds la douceur et l'humidité des champs : tu es né avec des mains et une tête de paysan, c'est trop dommage de gâcher ça en te bourrant le crâne avec la politique. »

Je crois que cette ferme d'Ashiyaoka, où ce vieux était la personne la plus influente pour ce qui concernait le travail, était un endroit où chacun pouvait vraiment se forger sa propre pensée. La présence du chef Matsuoka Gengorô attirait pas mal de gens d'extrême-droite, mais je n'y ai jamais entendu de discours politique proprement dit, et je n'ai jamais discuté politique avec d'autres travailleurs. Quand j'entendais une discussion de ce genre, je passais mon chemin en silence, en me disant à part moi : « ils ne font tous que discuter du monde extérieur et parler des autres, alors que moi, la seule chose à laquelle je sois liée, pour laquelle j'éprouve un intérêt, elle est en moi : c'est l'arbre *de ma révélation* que je cultive et qui pousse en moi, et moi seul. »

Le tronc de mon arbre s'étendait à vue d'œil et se parait de feuilles, je m'en rendais compte à chaque fois que je montais à Tôkyô pour voir Yasunishi. Il était en train de créer une nouvelle association, et il était aussi occupé qu'une star de la télévision. Quand on se voyait, il n'avait pas la disponibilité d'esprit suffisante pour percevoir ce qui m'habitait. Il me scrutait en silence, puis lâchait, après un soupir fatigué :

- Tu es comme un loup solitaire dans la forêt, de plus en plus fanatique, de plus en plus extrême : tu fais monter ta tension tout seul, dans ton corps tu as une centrale électrique à mouvement perpétuel reliée à une batterie, et tu augmentes la tension sans arrêt. Tu t'es recouvert de caoutchouc pour couper le contact avec l'extérieur, et du coup la tension ne fait que monter à l'infini. Tu es vraiment comme un loup qui se prépare à bondir tout d'un coup vers la lune avec une énergie de fou.

A chaque fois que je voyais Yasunishi, je lui proposais de rejoindre son association, [32] et à chaque fois il me regardait de l'autre côté de cette membrane de caoutchouc dont il avait parlé, et secouait la tête vaguement. Moi aussi, je réalisais que je n'avais pas du tout l'intention de m'impliquer sérieusement dans son association. J'étais comme une bête bien grasse en train d'hiberner : je devais tout faire moi-même, et j'en étais arrivé à la conviction inconsciente, comme instinctive, que c'était possible. En fait, je préférais écouter Yasunishi me parler de

son association en tant que spectateur extérieur, avant de m'en retourner satisfait à la ferme d'Ashiyaoka, ma ferme bucolique, pleine de sourires et de silence...

Le fondement théorique de la nouvelle association de Yasunishi me semblait aussi fanatique et extrémiste que ce qu'il disait de moi, sinon plus. En y réfléchissant, lui aussi était un loup solitaire qui avait quitté le troupeau d'hommes de l'Action Impériale pour écumer la grande toundra tokyoïte. De temps en temps, il me faisait forte impression, lui qui malgré son épuisement s'agitait comme un possédé pour mettre sur pied l'organisation de sa nouvelle association. Quand on se voyait, il était toujours complètement épuisé, dans cette sorte d'état de suspension qui survient après la combustion extrême des passions. Alors, il me parlait d'elle, mais ça n'avancait pas, et il donnait l'impression de piétiner perpétuellement au pied du mur. Quand il trouvait deux nouveaux membres, la plupart du temps il en expulsait deux anciens, et quand je dis « anciens », ça signifie qu'ils étaient là depuis deux ou trois semaines au grand maximum. En l'écoutant attentivement, j'ai compris qu'en dehors de lui, aucun de ceux qui avaient rejoint son association n'y était resté plus de trois semaines. En fait, le seul membre permanent, c'était lui.

J'ai fini par comprendre. Yasunishi voulait fonder une union pour ses anciens camarades de combat, ces étudiants morts à la guerre, mais les seuls membres qu'il était prêts à accepter à ses côtés, c'était justement les victimes de la guerre, les morts. Les loups solitaires absolus dans le genre de Yasunishi ne devaient pas être bien nombreux à courir les steppes de Tôkyô. Quel fanatisme, quel extrémisme, et quel désespoir chez cet homme d'extrême-droite encore jeune qui cherchait à fonder une alliance pour les morts, et qui n'accepte qu'eux : quand on suit bien le fil de sa pensée, on comprend que les seuls camarades qu'il veuille, ce sont les étudiants morts à la guerre, et que l'association qu'il cherche à fonder ne s'adresse qu'à eux seuls.

En cet après midi du début de l'automne, alors qu'il vitupérait ardemment sur la lenteur avec laquelle son association progressait, et sa tendance à stagner, je lui ai dit la chose suivante, même si j'aurais peut-être mieux fait de me taire :

- Mais vous croyez qu'ils sont où, vos camarades, à la fin ? Pourquoi est-ce que vous ne pouvez pas agir seul ? Si vous êtes tellement content de courir partout tout seul comme ça, pourquoi vous échinez à trouver des camarades ?

- Tout seul, il n'y a plus qu'à se suicider, non ? a-t-il répondu. « Seul, pas besoin de patriotisme, un homme seul n'a pas de patrie. »

- Dans ce cas, vous n'avez plus de patrie, elle a disparu il y a quinze ans. Il ne vous reste qu'à trouver une machine à remonter le temps pour rejoindre vos amis étudiants morts à la guerre, dis-je.

- Et ta patrie à toi, elle est où ? Dans l'avenir ? Toi aussi, tu es tout seul, [33] et pourtant ce n'est pas comme si tes amis étaient morts.

- J'ai Sa Majesté Impériale. A la limite, pour moi, il n'y a pas de Japonais, ni de Japon, ni de monde, ni de voie lactée...

On a échangé un sourire, puis on est restés un moment assis en silence. Je ne pensais qu'à l'Empereur, et lui, sûrement, ne pensait qu'aux étudiants morts à la guerre. Il y a une chose dont je peux témoigner aux sujets des hommes de la génération de Yasunishi : ils cherchent à tout prix à s'enterrer eux-mêmes avec leurs camarades morts. Ils sont comme ça, dans la génération de la guerre, et ça me plaît.

Je me suis levé, et j'ai serré la main de Yasunishi qui avait fait de même. Il m'a dit :

« Je voudrais mettre mon alliance sur pied d'ici mai prochain. »

Je l'ai regardé, sans cesser de sourire, pendant environ cinq secondes, après quoi nous nous sommes quittés. Le soir, assis sur le banc d'une gare à attendre ma correspondance pour regagner la ferme, je regardais la télévision qu'il y avait sur la place. Le président d'un parti progressiste discourait d'un air désabusé, de sa voix cassée qui émanait du sac à viande de sa gorge. Il avait un drôle de visage, pas très net, qui manquait de présence, et sa petite voix qui luttait contre le vent semblait complètement détachée de ce visage solitaire. « L'homme à qui appartient ce visage qui se reflète là-bas dans ce tube cathodique, en fait, il a une maison à Tôkyô, il vit ici, et moi je peux détruire tout ça, je peux le toucher de ma main, je peux le poignarder, ce visage à la bouche grande ouverte comme un poisson, qui se reflète en noir et blanc comme un tableau abstrait sur cette TV couleur... »

J'ai pris le train dans la direction inverse de celle de la ferme et suis rentré à la maison. Ma famille m'a accueilli avec une certaine curiosité, de la froideur, mais aussi une courtoisie étonnante. J'ai dit que j'étais rentré parce que c'était l'anniversaire de mes dix-sept ans, et même ma sœur a fait semblant de me croire. J'ai fait promettre à mon père de m'envoyer un manuel de chinois pour les cours radiophoniques. J'ai senti que mes dernières particules de lâcheté étaient en train de bourgeonner. J'ai vu que mon frère, avec toujours cet air intimidé de chien borné qui vient encore de se faire battre, regardait un « guide de voyage », et j'ai pensé lui proposer d'aller faire une randonnée en montagne pendant les congés de fin d'année, mais c'était sûrement encore un accès de lâcheté pour retarder mon passage à l'acte. En voyant une enquête d'opinion en prévision des élections imprimée dans le journal en gros

caractères, j'ai réalisé que je trouvais ces choses là complètement ridicules, parce que je pouvais agir sur la politique par d'autres moyens, et que ce moment approchait à grands pas. Ce bourgeon-là provenait de la pousse issue de la partie courageuse de moi-même.

La cabine de bateau de l'appentis, où je n'avais pas dormi depuis si longtemps, renfermait une odeur familière sous celle de moisi. J'ai tout de suite trouvé ce que je cherchais. J'ai sorti du tiroir le poignard *Rai Kokuga*, et me suis rappelé de la nuit où j'avais poignardé avec à tort et à travers, la nuit du vrai anniversaire de mes dix-sept ans. A présent, j'avais acquis la technique pour me servir de *Rai kokuga* comme d'une arme. J'ai visualisé, dans les ténèbres, le gros tas déprimé, mais je n'étais pas encore certain de me décider pour lui. Le type du Syndicat des enseignants, celui du Parti Communiste, celui de la Confédération Syndicale... J'ai posé le poignard au pied du lit et me suis allongé. Bandit est tout de suite entré par le hublot, il s'est posé lourdement sur la couverture, sans un bruit. Je l'ai appelé en claquant la langue, il est venu sur mon torse pour boire ma salive, et je l'ai attrapé. Il ne s'est pas débattu. J'ai attrapé sa tête pour lui cogner sur le nez, deux grammes de sang ont fait un caillot au bout de ses poils blancs, mais il est resté immobile à faire le mort, bien sagement.

Dans le froid léger de cette nuit d'automne, tout d'un coup, [34] je me suis mis à trembler et à suer sang et eau, mais je n'avais encore rien décidé, et en y réfléchissant, ce n'était pas à la révélation de choisir pour moi, mais à moi de le faire, et pour le moment je n'avais encore rien décidé...

Mais comme un fruit dans un film enregistré avec une caméra à basse vitesse, j'avais mûri à vue d'œil, et comme la vache de l'étable qui arrivait à terme, je commençais à pousser mes premiers gémissements à l'approche de l'accouchement. Il me semblait que je ne pourrais plus résister à la marée qui poussait de l'intérieur, et l'hélice de la perceuse de la trouille m'a transpercé de part en part, du sommet du crâne jusqu'à mon tendre fondement. J'ai cherché une branche à laquelle me raccrocher, mais depuis les profondeurs où je me noyais, je ne voyais pas l'ombre d'un morceau de bois, juste la surface de l'étang de ma peur, lisse à en devenir fou. J'étais stupéfait face à ce retour de la peur que je croyais avoir surmontée. J'ai pensé à ce jeune intrépide de dix-sept ans lui aussi, sûrement un nerveux, qui s'était ouvert le ventre il y a quinze ans dans le parc sur la pelouse de Washington Heights, « mais à cette époque, le Japon était en plein bouleversement, en pleine confusion, il était secoué, la situation était critique, je suis sûr qu'il n'a pas eu à ressentir la peur de celui qui, comme moi, caresse le projet de détruire ce monde entier, qui porte le poids de la terre entière sur ses épaules. En plus, il n'a pas eu à supporter la peur de celui qui s'apprête à tuer quelqu'un. Ah, les sales rouges vont peut-être me lyncher de façon atroce ! » A cet instant, j'étais prêt à croire



à tous ces contes illustrés de « pauvres Coréens du nord subissant la violence des rouges » qui étaient publiés en partenariat avec des associations américaines. Ils me cloueront à un saule, me sortiront les tripes à l'air et les remplaceront par de la ferraille chauffée à blanc, et si je me plains de la soif, ils me feront avaler ma propre cervelle. Ah, ils me passeront la bite à la meule, ces tarés de tortionnaires rouges sadiques !

Je chialais par à coups, en tenant Bandit dans mes bras, et le féroce chat de gouttière, libéré soudain du boulet de la peur, s'est mis à griffer à la vitesse de la lumière, comme une tornade, et m'a laissé derrière lui, couvert de cicatrices sur toute la surface des bras et de la poitrine, comme un cadavre mort de terreur, pour bondir dans les profondeurs de la nuit. J'avais envie de m'enfuir, comme ce traître qui avait abandonné ses quatorze camarades et vivait reclus dans l'humiliation et la misère depuis la fin de la guerre. J'avais envie de désertir sans rien dire, « mais jusqu'à quand ? Eternellement ? Jusqu'au jour de la révolution où on lynchera l'Empereur ? Bah, ce jour-là ne viendra jamais, les gauchistes ne sont même pas capables de penser sérieusement à faire la révolution. »

Je voulais sortir du débarras et hurler un bon coup, c'était comme si j'étais poursuivi par un démon en plein cauchemar, « à l'aide, à l'aide, c'est pas moi, non, j'ai rien fait, à l'aide », j'ai tendu l'oreille, toujours allongé : si mon frère était toujours debout à écouter son jazz, je pourrais le rejoindre et lui avouer que je m'étais trompé sur toute la ligne, qu'il n'y avait pas d'extase là-dedans mais seulement de la peur. Mais maintenant que j'étais rentré à la maison, par crainte de me réveiller, il avait dû enfoncer dans ses tympan roses ses écouteurs en plastique évidemment roses, et bullait comme un poisson dans l'eau, parce que je n'entendais pas de jazz. J'ai pensé à mon père, ce libéral à l'américaine, avec un mélange de haine et de mépris. Tu vas laisser crever ton fils comme ça sans rien faire, tu n'as pas honte ?

J'aurais voulu que mon lit devienne une fusée qui me transporte quelque part dans ce ciel nocturne, et que tout le monde m'oublie. Si seulement j'étais encore un petit bébé d'un an tout juste, ou un nomade sans Empereur, sans roi et sans patrie.

[35] Mais tous ces souhaits sonnaient creux. Je le savais bien, qu'il n'y avait qu'une seule solution. Il ne me restait qu'à redevenir un jeune de dix-sept ans, terrorisé par la mort et le regard des autres, amaigri par ses chimères et la masturbation, brûlant d'impuissance et de dégoût de soi, et à fredonner timidement *Oh, Carol, tu es cruelle avec moi*, pendant qu'on me traînerait à la barre du tribunal des démons du monde réel. Mais au point où j'en étais, y vivre ne serait plus ni facile ni évident, mais une aventure perverse, compliquée, où je risquais ma peau. En plus, dans ce cas, la lumière impériale ne dardera plus sur moi ses rayons ardents.

Ah ! Je ne pourrai jamais vivre dans ce monde de ténèbres sans la lumière de l'Empereur, ou je dessècherai et mourrai en un instant...

Je me suis mis à jouer avec mon sexe en pensant me masturber, mais il ne voulait pas s'animer, il ne grossissait pas, ne durcissait pas, ne rougissait pas, comme s'il avait été épuisé par une centaine de séances de branlette. Il était là, noirâtre, tout mou, tout honteux entre mes cuisses. Affolé, je me suis baissé au point de poser la tête sur mes genoux, je l'ai pressé, trituré, malaxé, étiré, mais il ne voulait pas bander et dégager cet éclat chatoyant du phallus. J'étais impuissant, et un vrai impuissant en plus. J'avais mal à la tête, j'avais la nausée et les griffures du chat commençaient à me brûler. J'étais vraiment nul, et cette soirée ressemblait à celle de mes dix-sept ans. J'étais un jeune de dix-sept ans, mort de trouille et impuissant, et peu après m'être endormi d'un sommeil léger, douloureux, j'ai rêvé que j'étais Michiko, la nuit d'avant les noces, que je sanglotais, morte de trouille devant mon père et ma mère, et je me suis réveillé en hurlant. Ensuite j'ai rêvé que j'étais Tajimamori<sup>1224</sup>, que je ramenaient le fruit du bout du monde après avoir bravé mille dangers, et que l'Empereur, habillé d'une robe de chambre à la Balzac, l'ignorait royalement l'air de dire « mais enfin, c'est dégoûtant ». Finalement, dans l'obscurité blanche et la fraîcheur du débarras, il ne me restait même plus l'énergie pour pleurer, je me sentais juste morose et souillé, assis sur le lit les mains autour des genoux comme une fille violée, à ruminer cette phrase dorée qui m'était revenue maintenant que je m'étais complètement lâché : **Dans la loyauté, il ne peut y avoir d'esprit individuel.** Un *Empereur Pur* imaginaire qui ressemblait à un mélange entre un démon et l'Empereur Meiji me la récitait, avec les bruits qui annonçaient l'arrivée du matin dans la cabine – pépiements d'oiseaux et sirènes des premiers trains. Si l'*Empereur Pur* existait vraiment, et qu'il braquait son regard omniscient sur la cabine du débarras du jeune de dix-sept ans qu'il avait choisi, son œil divin verrait, dans la tête de ce garçon recroquevillé, au visage jauni par la chassie et le manque de sommeil, ces mots comme une misérable couronne de fleurs desséchées enchevêtrées, restée coincée là, « je dois le faire, je n'ai plus la force de supporter la moindre *once* d'esprit individuel ». Ensuite je suis quand même sorti dans le jardin réchauffé par le soleil du matin, j'ai piétiné plusieurs sortes de chrysanthèmes, j'ai dressé mon piquet tressé de corde, j'ai fait mes exercices de karaté et ça allait déjà bien mieux, c'était comme une fièvre qui baisse progressivement. J'ai gratté le piquet et au feutre indélébile, j'ai écrit « 2620<sup>ème</sup> année du calendrier impérial », et de l'autre côté « Le Pays des

---

<sup>1224</sup> Personnage d'une légende du *Kojiki* ([Chronique des faits anciens] 『古事記』, 712) : l'empereur Suinin lui aurait demandé de lui ramener un fruit légendaire du royaume éternel. Quand après bien des péripéties, Tajimamori serait revenu avec celui-ci, le souverain était mort. Mortifié de ne pas avoir pu mener sa mission à bien, Tajimamori se serait alors suicidé.

Dieux est immortel », après quoi j'ai cogné les espaces entre la corde jusqu'à ce que la transpiration fraîche vienne recouvrir la mauvaise sueur de la nuit. Je sentais ce jour décisif se lever, avec passion, tout autour de mon corps trempé de sueur, et je me suis dit que si j'arrivais à le faire, la mauvaise, si mauvaise nuit d'hier serait emportée dans les ténèbres, et s'écoulerait quelque part dans une bouche d'égout lointaine avec ce même bruit que font les chats avec leur gorge. [36] Ey, ya ! Ey, ya ! Et je sentais que mon poème d'adieu sur le motif du sourire était presque complet, Ey, ya ! Ey, ya ! « Pour la patrie, le cœur léger et le sourire aux lèvres, les jeunes du Pays des Dieux s'en vont vers la mort. » D'abord, la fin ne collait pas très bien, alors finalement, j'ai mis « à la mort ». Je me suis mis à réciter mon poème en même temps que je poussais mes cris de karaté. Ca m'a tout de suite mis d'une humeur héroïque, et peu à peu j'ai été aspiré, comme dans un brouillard, dans une illusion éblouissante comme le soleil impérial. Ey, ya ! Pour la patrie, pour la patrie, ey ! Le cœur léger et le sourire aux lèvres, ey, ya ! Les jeunes du pays des dieux s'en vont à la mort, Ei ! Yaa ! à la mort...

7.

*Ton meurtre*, répété en boucle par la bande vidéo, les films d'actualité, les reproductions de la photo prise par ce photographe dont on parle déjà pour le Pulitzer, a comme intoxiqué l'œil de tous les Japonais. Comme l'éternel retour d'une tragédie meurtrière, les écrans des télévisions, les haut-parleurs des radios, les journaux, les hebdomadaires, les mensuels, tous les écrans de cinéma, ils sont tous devenus fous, et consacrent à *ton meurtre* l'énergie d'une bombe atomique. Le poison de *ton meurtre* a intoxiqué tous les Japonais, ses cendres empoisonnées sont comme un nuage qui recouvre toute la surface des îles de tout l'archipel. Et toi seul es libre, loin de ce poison violent. Toi seul. Depuis le début, tu avais les vêtements de protection contre les particules de ce poison scandaleux. Le seul qui n'a pas eu à voir *ton meurtre* depuis les rangs du public à la conférence tripartite, c'était toi qui passait à l'acte, et tu n'as pas vu ce que la vidéo enregistrée s'est mise recracher en boucle par le tube cathodique l'instant d'après, jusqu'aux confins du Japon. En ce moment, détenu tout seul dans ta cellule, tu es sûrement très loin de ce meurtre grotesque et insensé, de ce massacre inopiné d'un politicien faiblard. Si j'ai décidé de t'écrire cette lettre, c'est parce que tu es bien trop éloigné de ton meurtre. Prends-la comme une petite télévision portable.

**1<sup>ère</sup> Chaîne** Comment *ton meurtre* a été perpétré. La vidéo enregistrée en direct et des photographies. Le président prononce son discours, sa voix est fatiguée, grave et exagérée, ses

mots parlent défi, accusations, carburant à rébellion et amitié aux boutefeux, mais la passion du président s'étirole avec la fatigue, tout ça manque de colère, la voix et ce qu'elle dit, ce qu'elle transmet à la foule de l'auditoire derrière la caméra et des téléspectateurs derrière leur TV, on sent du doute et de la méfiance derrière tout ça. C'est comme si lui-même n'avait pas confiance en son propre discours. Il parle comme si l'âme d'un nain timide s'était soudain retrouvée par hasard à lire le discours étalé sur le pupitre, dans le corps massif et avec la grosse voix du président : ça sonne creux. Comme si le président pensait plutôt : « On va perdre ces élections comme d'habitude, on va encore être complètement impuissants à la Diète, les entrepreneurs sont bourrés de convoitise et d'arrogance, ils supportent l'économie japonaise, les dizaines de millions de paysans et de *salary men* sont bien appliqués, stupides, impuissants et passifs, ils ne rêvent que d'électroménager ; les conservateurs ont les handicaps du clientélisme et des querelles internes, ils ne pensent qu'à une seule chose, ne pas dévier d'un pouce des rails du *statu quo*, et pour le reste, ils laissent des fonctionnaires habiles, arrivistes et sans aucun sens de l'actualité s'occuper de tout ; l'opposition sait qu'elle a perdu d'avance, elle fait des *sit-in* dans l'hémicycle en tendant vaguement l'oreille aux encouragements des manifestants à l'extérieur de la Diète. Quant aux intellos, ils se contentent de nous soutenir de loin sans se salir les mains, et on sait qu'on ne peut pas leur faire confiance ni compter sur eux quand ça va vraiment mal. [37] Personne n'a vraiment une âme de gauche, on n'a aucun véritable allié, et je le sais parce que moi-même, après des décennies d'engagement, bien souvent je n'arrive plus à sentir que j'ai vraiment le cœur à gauche, comme en ce moment d'ailleurs, je ne ressens pas une colère de gauche. Ah, la République Populaire de Chine ! Là-bas, il y a six cent millions de citoyens qui se sentent vraiment de gauche, et cette passion quand j'ai déclaré avec leurs dirigeants que l'impérialisme américain était l'ennemi commun du Japon et de la Chine, elle n'est plus dans ma voix aujourd'hui, aussi violente soit-elle. Ah, dans ce borbier japonais, je suis là tout seul, à m'époumoner dans le vent avec mon discours atrocement populiste, médiocre et banal ! Sur les quatre-vingt dix millions de Japonais, il n'y en a pas un qui m'écoute sérieusement. » Dans la salle résonnent huées, cris, injures et rugissements, on dirait que les militants de droite, qui veulent gêner le discours du président, sont les seuls à faire preuve d'une véritable ardeur. Le président s'est tu pendant que le présentateur essayait de ramener le calme, baissant un instant son visage vieillissant recouvert d'une peau insensible et épaisse comme de l'argile, ruisselante et blanchâtre, montrant un instant d'irritation imbécile, et pendant ce temps son visage a semblé plus « synthétique » encore que ses lunettes de celluloid, comme si sa peau ne respirait plus. Il a repris tout de suite son discours : « Nous

empêcherons toutes ces mesures qui vont contre la volonté du peuple, et une fois la majorité acquise, nous... », ensuite un jeune homme en noir s'est mis à courir sur l'estrade de manière pas très élégante vers le président, il y a eu un choc puis un autre, le président s'est effondré, le jeune s'est fait plaquer au sol de façon pitoyable, et les photographes ont gardé la pose tout du long sans en perdre une miette. « Il semble qu'il ait été blessé, je vous prie de bien vouloir patienter. » Mais on dirait que le gros président, transporté dans la confusion, a été tué sur le coup, et la vidéo va bientôt passer à un gros plan sur une cravate ensanglantée, posée au coin d'un lit dans une salle d'opération vide, alors que dans l'auditorium, personne ne pleure, il n'y a que la curiosité et le choc. Si ça se trouve, le jeune en noir jeté à terre est le seul à avoir versé quelques larmes de peur et de souffrance ?

Une photo montre l'instant où le jeune donne le premier coup. Le président, tourné vers lui, a une expression équivoque, il est comme figé, et sa tête est un peu floue. Le jeune se jette avec l'air d'une bête féroce, le dos arrondi, tendu comme un arc, les cheveux rejetés en arrière, en tenant fermement sa lame devant lui. La deuxième et la troisième photographie sont prises juste après. Le jeune n'a plus ses lunettes, il ferme les yeux, le président est penché en avant pour protéger son corps, et c'est sur cette photo que son expression montre le mieux la souffrance. La troisième photo est prise de derrière le jeune, au même moment. Elle montre bien la ligne de force toute droite qui va de sa tête à sa jambe gauche, tendue comme un bâton pris dans son gros godillot et son pantalon en sac. De cet angle, le visage du président, les yeux baissés, qui semble gémir « urgl ! », le visage de profil du jeune homme qui s'accroche désespérément à son arme que les muscles du ventre risquent de retenir, et le grand chrysanthème sur la poitrine du président forment un parfait petit triangle équilatéral. De là, le jeune homme a sans doute entendu le râle d'agonie du président. La photo quatre montre de face, de la manière la plus nette, le jeune homme qui assène le deuxième coup, et le président qui s'écroule sous la douleur tout en essayant misérablement de se protéger de l'attaque. Après le coup, le jeune homme agit encore avec l'assurance écoeurante d'un tueur professionnel. Les deux pieds engoncés dans ses grosses chaussures, les genoux écartés pour prendre son élan, les bras tendus au point que sa chemise trop courte sort de sa veste d'étudiant et de son paletot, la main droite tenant fermement la lame, le pouce bien orienté vers son tranchant, et la gauche, le pouce orienté dans l'autre sens, agrippant elle aussi le manche. Frapper avec la droite, retirer la lame avec la gauche, chaque main comme un gouvernail qui guide l'autre au point d'impact fatal. [38] De plus, comme l'a fait remarquer un homme d'une organisation de droite, ce tueur monomaniac qui avait vraiment tout prévu attaque dans cette position, l'épaule gauche en avant. Les batteurs au baseball se répètent

toujours ces mots, au moment de se mettre en position : « surtout ne quitte pas la balle des yeux ». Le jeune aussi garde l'œil fixé sur la gauche de la poitrine du président. Son visage est comme le masque *nô* du démon, tordu dans une férocité irréaliste, imaginaire. Il serre les dents, les muscles de son cou juvénile tendus, avec dans les yeux l'expression obscure de ceux qui ont contemplé l'abîme de la tristesse et du malheur, mais on pense aussi à celle de l'orgasme chez les jeunes gens dans les gravures érotiques de l'époque d'Edo. Sa posture générale évoque l'attitude et l'expression des démons affamés des tableaux des enfers de l'époque Muromachi ou d'avant. Le président est penché en avant, ses lunettes sont tombées sous son nez, ses yeux ont l'expression de qui ne saurait supporter davantage un tel embarras, et tout confus, il tend les mains pour parer l'attaque de ce démon surgi soudainement, avec son torse tout gras et sans défense, comme s'il attendait un enfant, et de tout son corps émane l'odeur de l'homme. Mais le premier coup lui a déjà infligé une blessure mortelle, et on dirait qu'il n'a plus conscience de la douleur. Il vacille sur ses jambes. L'ombre de la lame se détache nettement sur le paletot du jeune homme. Elle est produite par la lumière des projecteurs TV. Plusieurs hommes se précipitent, mais ils n'ont pas l'air d'avoir vraiment envie de protéger le président. A gauche de la photo, un autre photographe se tient là, l'air très calme, relax, ses doigts seuls sont tendus, obsédé qu'il est de prendre le plus beau cliché du tueur et de sa victime.

**2<sup>ème</sup> Chaîne** Des enregistrements vidéo et audio de gens au sujet de *ton meurtre*.

« Les *mass media* parlent de la violence de l'extrême droite, ils s'acharnent sur ce pauvre jeune patriote. Moi, je dis que ce qu'il a fait, c'est magnifique. Je pense qu'à travers lui, c'est le sang du peuple japonais qui hurle, c'est la vitalité japonaise qui se manifeste, c'est la preuve que le souffle de la justice suprême peut se lever quand il le faut. » (Un dirigeant de droite)

« Après avoir vu les événements au fil des actualités, ma conclusion est que cette affaire a été planifiée, et que ce jeune homme a été entraîné pour tuer. Je peux le dire parce que j'appartiens à la génération de la guerre, et qu'à l'armée, j'ai été entraîné à me servir d'un poignard. » (Komatsu Shigeo)

« Apparemment, les assassins d'hommes politiques tuent toujours parce qu'il pensent que dans l'intérêt du Japon, la personne en question doit mourir. Dans le tas, il y en a qui font ça pour se faire un nom ou pour d'autres raisons pas très glorieuses, mais apparemment, il y en a aussi qui commettent des actes terroristes parce qu'ils pensent réellement comme ça. » (Hirotzu Kazuo)

« Ben, c'que j'ai préféré, c'est qu'il l'a fait comme ça là, d'un coup, avec un poignard. Moi j'pensais faire ça avec un sabre classique, mais son truc à lui, c'est plus précis. Ben, c'est clair qu'il a pensé efficacité avant tout, euh, j'pense que c'est sûrement qu'il a, euh, pas mal étudié la question, hein. » (Un militant d'une organisation de droite)

« Tuer un salaud pareil, il l'a pas fait pour lui, c'est que c'était un salaud, voyez-vous, n'est-ce pas. C'est comme le diable, un type pareil. En tout cas, c'est ce que je pense. Alors pour moi, il a fait quelque chose de bien, c'est un gars bien ce jeune homme. » (Un militant d'une organisation de droite)

« Quand j'ai appris qu'il avait été assassiné, cela m'a désespéré. » (Uramatsu Samitarô)

« Un étudiant avait écrit un poème ou un *waka*<sup>1225</sup> ou je ne sais quoi intitulé "*J'en ai marre du Japon*", n'est-ce pas ? Si on le compare à des jeunes pareils, je trouve que ce garçon est plus sain – mis à part ce qu'il a fait bien entendu. Il paraît qu'il aurait écrit "*Les jeunes d'aujourd'hui grandissent à l'ombre de ceux qui sont tombés pour la patrie*". Je m'intéresse à l'art et je lis beaucoup de poésie et de *waka*. [39] Il paraît que ce garçon remplissait ses carnets de poèmes sur Sa Majesté, en employant l'expression "Son Altesse", je trouve ça admirable. Il n'avait vraiment rien d'un barbare. Ce sont plutôt les intellectuels qui l'appellent comme ça les vrais barbares, on ne peut pas appeler barbare quelqu'un qui compose des *waka*. Au sujet de Sa Majesté, l'autre jour dans un magazine, il y avait un poème écrit par un certain Fujimori Yasukazu, un gamin à peu près du même âge que ce petit.

*Ça ne se fait pas, tu vas te faire gronder par la police,  
C'est pas bien, c'est pas bien, c'est vraiment pas bien,  
Tout ça parce que sa majesté est passée sur son destrier,  
Sa majesté aussi fait ça, il le fait, il le fait. Il le fait mémé,  
L'empereur c'est un homme, alors il fait ça aussi,  
Il fait ça quoi, enfin mémé,  
Il fait ça,  
Mais c'est quoi ça à la fin,  
C'est ça, tu sais,  
Ça, là, le funky jump.*<sup>1226</sup>

Comparez-moi ce poème dégoûtant et "*Les jeunes dévoués à Son Altesse, d'hier ou d'aujourd'hui, sont animés d'un même esprit.*" » (Une mère de famille)

---

<sup>1225</sup> Poésie japonaise traditionnelle.

<sup>1226</sup> Fujimori Yasukazu 藤森安和 (1940-). Le poète et l'œuvre sont authentiques.

8.

J'ai été interrogé par les agents de la préfecture de police et les services du procureur de Tôkyô, pendant que la deuxième section de la sécurité publique, la quatrième section d'enquête, le commissariat de Marunouchi et tout ce que Tôkyô comptait de policiers devaient être en train d'écumer la ville en soufflant leur haleine bien chargée. Ils font leur travail d'hommes avec passion, et le vieux de la ferme d'Ashiyaoka doit sûrement soupirer, tout en répondant à leurs questions, « Ah, ces gens-là sont vraiment nés avec une tête et des mains de paysan, c'est tellement dommage ». En plus, ces policiers, comme s'il s'agissait d'obéir aux racines communes qui unissent chaleureusement les âmes de toute l'humanité, avec une passion extrême, font tout pour établir une relation avec ce jeune de dix-sept ans avec qui ils se sont retrouvés liés complètement par hasard. En écoutant silencieusement l'un d'entre eux qui m'interrogeait m'abreuver généreusement de mots aimables et compréhensifs, plein d'une sollicitude amicale, c'est tout juste si je n'ai pas eu l'impression de discuter avec un représentant en assurances ou en électroménager, qui me taperait sur l'épaule une fois la conversation terminée, me remercierait pour mon temps précieux et repartirait en ville sa valise à la main. J'ai été touché quand j'ai perçu l'ombre d'une expression épuisée et déçue chez ce policier au doux sourire, et je me suis demandé si cet homme qui avait déjà lié des dizaines de milliers de ces relations amicales n'était pas complètement épuisé, sur le point de s'effondrer sous le poids de cette immense amitié. Je voudrais donner un conseil aux hommes d'aujourd'hui et de demain qui verront le vingt-et-unième siècle : « Quand vous enverrez un émissaire dans le pays des créatures de Mars et des autres planètes, prenez un policier, ce sont les plus à même de dispenser le plus largement à des inconnus l'énergie d'amitié bienveillante de l'humanité. En plus, ils connaissent déjà par cœur les malfaiteurs de la Terre, donc il n'y a aucune raison qu'ils se montrent injustement durs envers les créatures extraterrestres. Les policiers forment l'Armée du Salut d'une nouvelle ère ». Mais pour des raisons qui n'appartenaient qu'à moi, je ne me suis pas lié d'amitié avec les policiers. Ou plutôt, il serait plus juste de dire que je n'ai pas cherché à lier de relations humaines avec eux. [40] Je ne voulais plus avoir de relation avec qui que ce soit. Pour ça, la cellule dans laquelle je m'enfermais entre les interrogatoires était vraiment l'endroit parfait. J'aurais pu chercher dans tout Tôkyô que je n'aurais pas pu trouver meilleur endroit vu mon état d'esprit actuel. J'ai bien dit la cellule « où je m'enfermais », pas « où j'étais enfermé », parce qu'après mon acte, il n'y a rien que je ne fasse autrement que selon ma propre volonté. Je veux m'isoler des hommes, et je suis isolé d'eux et du misérable monde extérieur par la grâce des meilleurs



éléments de la police japonaise. Je veux être seul pour me consacrer à la méditation ascétique, et dans ma cellule où personne ne vient me déranger, je peux rester assis sans qu'on me force à fournir le moindre travail. Je suis libre, et je n'ai même pas à bouger le petit doigt, ce sont les autres qui m'amènent tout ce dont j'ai besoin. Libre ? Tu peux sortir ? Je vais répondre à cette question : je n'ai pas envie de sortir. En ce moment, il n'y a rien qui ne m'effraie autant que la perspective de sortir. Et dans ce cas là, ne pas sortir, qu'est-ce que c'est sinon la liberté ? Une liberté pareille, la plupart des *salary men* ne l'atteindront jamais au cours de leur vie. Je me rappelle quand j'étais gamin et que je m'amusais tout seul dans le jardin, je traçais un carré d'un mètre de long à la craie, je m'asseyais à l'intérieur et je me jurais de ne pas en sortir jusqu'au soir. C'était encore le matin, il y en avait encore pour longtemps, j'avais peur quand un chien errant venait m'aboyer dessus, ma mère m'appelait pour le repas de midi, j'en avais marre, j'avais faim et envie de pisser, c'était vraiment trop long. Mais j'étais resté là jusqu'au soir, alors que j'aurais pu sortir n'importe quand de mon mince enclos blanc tracé à la craie. Je ne sens pas la moindre différence entre cette journée d'excitation un peu triste passée dans mon enclos de craie, et le temps que je passe maintenant dans ma cellule. Là au fond de mon âme, dans la verte vallée au fond de mon âme où je peux voyager librement dans mon passé et mon avenir...

Les gardiens et même les policiers de service avaient compris que je passais des jours de liberté dans ma cellule. Ces gardiens étaient généralement tellement vieux, ces policiers tellement jeunes, on aurait dit des nouveaux nés, mais ils me comprenaient tous, pas en réfléchissant, mais plutôt par les sensations, comme s'ils le sentaient sur le bout de la langue. La sensibilité de leur peau, sous leurs uniformes, est tellement aiguisée que j'en aurais pitié pour eux. Je suis assis en tailleur par terre au milieu de ma cellule, eux restent un moment à m'observer, puis s'éloignent en silence de la petite ouverture sur la porte. « Hé, tu peux te reposer si tu veux, tu vas t'affaiblir si tu te fatigues trop, ne reste pas planté là comme ça... » Non, jamais ils ne disent des choses pareilles, et quand parfois je peux distinguer leurs yeux, voilà ce que j'y lis : « Je vois, tu es d'humeur à t'asseoir comme ça en tailleur, tu t'assieds librement, à ta guise, et s'il te prend l'envie de courir un marathon, tu fonceras à ta guise sur la Nationale 20, n'est-ce pas ? »

Quand j'étais petit, j'étais fasciné par un livre pour enfants dont le héros était un phoque ou une otarie, que mon grand frère avait reçu d'un prêtre américain. Ce mammifère des mers du nord s'appelait Ollie, et le dessinateur, qui était vraiment très doué, réalisait ses illustrations avec passion, en se servant exclusivement de dégradés de noir. Ce que je préférais, c'était la carte du monde où des pointillés marquaient le trajet d'Ollie au fil de ses voyages, qui était

imprimé au dos de la couverture cartonnée. Après avoir travaillé dans un cirque, ou quelque chose comme ça (à cette époque, je ne comprenais pas un mot d'anglais, et ma mémoire n'est plus très claire donc je ne suis plus vraiment sûr de moi), Ollie était relâché dans la région des grands lacs, dans l'Ontario ou l'Erié et de là, il remontait une rivière et ensuite voyageait dans plusieurs océans, et il finissait par revenir dans sa mer du nord natale après avoir fait pratiquement le tour du monde, et le livre racontait son périple. [41] A présent, assis dans ma cellule, je sens que pour peu que j'en éprouve le désir, je pourrais vivre la même épopée que ce mammifère marin zélé et un peu fou. Mais dans mon cœur d'enfant fasciné par ce livre, j'étais accablé d'une sensation de résignation telle que j'en aurais pleuré toutes les larmes de mon corps, parce que je savais bien que de toute ma vie, jamais je n'aurais la chance de faire un voyage pareil...

En voyant que je ne mangeais que les repas règlementaires de la police, et que je refusais les plats que m'achetaient les enquêteurs sur leur maigre salaire, ou les paniers repas que m'apportaient mon père ou Sakakibara Kunihiko, un vieux gardien m'a dit :

- Toi, tu ne comptes pas sur les autres dans la vie, mais seulement sur toi-même. C'est un sacré talent que tu as là, c'est vraiment bien. Des gens comme toi, il y en a de moins en moins. Je suis certain que le gardien me voyait comme un homme libre, et quand j'apercevais son regard sérieux derrière la petite ouverture où venaient s'encadrer ses sourcils, son nez, ses joues et ses oreilles, il me semblait que c'était ce gardien qui n'était pas libre. A tout moment, il pouvait laisser son uniforme, son képi, son trousseau de clef et le reste et partir rejoindre l'extérieur et la lumière du grand soleil, mais pourtant, il n'avait pas la plus infime *particule* de liberté. En plus, ce qui est très amusant, c'est que pour les gardiens je suis quelqu'un de très important, alors que pour moi, les gardiens sont des êtres zéro qui n'ont pas la plus microscopique once d'importance, exactement comme le *salary man* qui marche de l'autre côté de la rue, parmi ses innombrables congénères, en regardant du côté de la prison à travers la haie d'arbre qui fait comme une forêt, n'est rien d'autre pour moi qu'un insignifiant être zéro. Et évidemment, au risque de paraître prétentieux, il est bien possible que ce soit moi, le terroriste, qui occupe toutes les pensées de ce *salary man*. Alors que moi, je ne laisserais jamais rien d'autre venir encombrer l'espace libre dans mon grenier intérieur, consacré uniquement à moi-même et à *l'Empereur Pur*...

Je n'étais pas libre seulement quand j'étais dans ma cellule, je pense que je l'étais aussi pendant les interrogatoires. J'ai déjà parlé de l'attitude profondément humaine, dans le meilleur sens du terme, du policier qui m'interrogeait, et de mon côté, je me suis efforcé de ne rien faire qui puisse trahir sa bienveillance. Je lui ai dit toute la vérité, le plus honnêtement

possible, comme par exemple le fait que c'était Shin Tôhō qui m'avait emmené à mon premier meeting de l'Action Impériale, que c'était le lendemain de mes dix-sept ans, et quand je lui ai parlé du caractère et des activités de Shin Tôhō, il a fini par rire tellement fort que les larmes ont perlé sur son visage rougi et brûlant. Mais mes dépositions ne le satisfaisaient pas. Il avait à la fois une attitude amicale et humaine, et le caractère d'une machine obnubilée par son travail, et il m'interrogeait encore et encore. Je pense que ce qui posait principalement problème, c'était d'abord la question de mes complices. Je disais toujours que j'avais agi seul, tout simplement parce que c'était la vérité. « Il est vrai que j'ai résidé dans le *dôjô* du président Sakakibara en tant que membre de l'Action Impériale, que j'y ai été formé, et que j'ai été profondément influencé par Yasunishi Shigeru. Mais je n'étais pas satisfait par la mollesse de l'action du président Sakakibara, c'est pour ça que j'ai quitté le parti. Yasunishi cherche à fonder une organisation pour les étudiants morts à la guerre avec leurs fantômes. Sa nouvelle organisation ne m'intéressait pas. Par ailleurs, j'ai travaillé à la ferme de Matsuoka Gengorô cet été, mais il ne m'a jamais directement parlé de politique. Je n'ai jamais parlé concrètement à qui que ce soit de mon projet d'un homme – un meurtre, et personne ne m'en a soufflé l'idée. J'ai fait ça *tout seul*, et le fait de l'avoir fait tout seul, c'est très important pour moi. Mais seulement pour moi. »

[42] Et la deuxième chose, c'était mon mobile. C'était dur à expliquer de manière convaincante. En tout cas au début, ça me semblait très difficile, et finalement j'ai réalisé que c'était impossible. Alors que pour moi, c'était ce qu'il y avait de plus clair. Je l'ai fait pour la gloire de l'Empereur. Poignarder un traître à la nation qui cherche à humilier l'Empereur, n'est-ce pas travailler à sa gloire ? A ce moment là, le policier entre deux âges a eu une réaction qui m'a intriguée. Quand j'ai parlé de l'honneur de l'Empereur, il a compris l'honneur du Japon, et il a dit « c'est pour ça que tu écris souvent le mot patrie dans tes carnets, non ? La patrie des dieux est immortelle, et tout ça ». Je me suis dépêché de tout de suite dissiper son erreur. Même pour une simple nuance au sujet d'un mot, je ne voulais pas que ce brave policier comprenne de travers : « c'est sans doute parce que j'ai été élevé avec l'éducation démocratique d'après-guerre, mais je ne fais pas vraiment de lien entre l'empereur, la nation et le peuple quand j'y réfléchis, je ne le ressens pas comme ça. Quand je parle des fils du pays des dieux, de la patrie immortelle, ce sont juste des mots que j'utilise pour écrire des genres de *waka*. Je veux donner ma vie pour l'empereur, c'est tout. Le Japon, les Japonais, c'est loin derrière. Tout ce qui m'intéresse, c'est l'empereur. C'est pour lui que j'ai tué, je ne me suis jamais dit que ça pourrait améliorer la politique ou augmenter le salaire des policiers. La seule chose qui importe, c'est le *lien* entre moi et l'empereur. »

Un instant, le policier a eu l'air horriblement irrité, mais il s'est tout de suite repris et a poursuivi : « et alors, pourquoi avoir choisi le président ? ». J'ai réfléchi un moment, j'ai sondé mon cœur et j'ai répondu sans la moindre hésitation : « ça aurait pu être quelqu'un d'autre. Quelqu'un du syndicat des enseignants, ou du parti communiste. A la limite, ça aurait pu être n'importe qui pour peu qu'il œuvre contre la gloire de l'empereur, parce que l'important ce n'était pas qui j'allais tuer, mais le fait que moi je tue ». Soudain, le visage du policier a pris une expression glaciale, et d'une voix basse et méchante, il a dit « on dirait un pervers du métro ». Je me suis contenu pour lui répondre : « retirez le mot pervers. Sinon, je garderai le silence comme la loi m'y autorise ». Mais le policier n'a pas retiré ce qu'il a dit, et l'interrogatoire s'est arrêté là pour ce jour-là.

Pendant l'interrogatoire, il est aussi arrivé que ce ne soit pas moi mais le policier qui s'énerve. Quand il m'a cuisiné pour savoir pourquoi je m'étais décidé à passer à l'acte au début de l'automne, je lui ai dit : « cet été, dans le train en rentrant d'Hiroshima, j'ai admiré le scintillement divin sur la mer au moment où le soleil se couche, j'ai crié Ah, Majesté !, et j'ai eu une révélation. En y réfléchissant, je crois que c'est au moment où j'ai eu cette révélation que j'ai dû décider grosso modo de la date à laquelle j'allais passer à l'action ». Là le policier s'est énervé et il m'a tout de suite repris : « concrètement, tu as vu le fantôme de l'empereur, c'est bien ça ? ». J'ai avoué très franchement la vérité de ce que j'avais vu et ressenti : « oui, le fantôme de l'empereur, si j'ose dire, c'est mon seul complice, je suis toujours guidé par lui. Quand je parle du fantôme de l'empereur, je pense que ça doit être un peu difficile à comprendre, alors pour faire plus simple, disons que l'empereur est mon complice. Si on remonte le fil pour trouver les connexions, il n'y a que lui ». L'instant d'après, le visage tordu par la fureur du policier s'est collé contre le mien, et il s'est mis à hurler alors que je m'attendais à un coup de tête : « L'empereur est ton complice ? C'est l'empereur qui est derrière tout ça ? Tu l'as déjà rencontré, l'empereur ? Il t'a payé, peut-être ? C'était bien la peine de rester poli, non mais pour qui tu te prends, petit merdeux ? Et ça joue les ingénus, petit con ! ». A partir de ce moment là, j'ai décidé de me cantonner à des réponses simples et banales sur les faits et à corriger les erreurs, et je suis resté parfaitement calme en observant le visage couleur de terre cuite du policier surexcité...

[43] Effectivement, même si j'explique tout sans rien cacher, le plus franchement du monde, ça n'a pas d'autre effet que de détériorer nos relations. Après m'être dit ça, je suis devenu silencieux en salle d'interrogatoire. De toute façon, j'avais déjà à peu près tout dit, et on en était déjà au quinzième interrogatoire. Ils me pardonneront sans doute d'en avoir assez.

« J'ai dit que j'avais eu une révélation en voyant le soleil se coucher sur la mer au crépuscule, mais comment le policier pourrait croire ça ? J'aurais beau lui dire que j'avais voulu fabriquer une preuve que j'étais bien un enfant élu doté d'une âme de droite, que je voulais bâtir un sanctuaire de droite à ma gloire, une forteresse de droite pour me défendre, il n'y a aucune raison pour que le policier arrive à comprendre ça. Je ferais mieux de me taire, parce qu'après tout ce n'est pas grave si on ne me comprend pas, vu que j'ai déjà bâti ma forteresse et mon sanctuaire, que j'ai déjà eu la preuve que j'étais un fils de la droite, et maintenant, tout ce qui reste c'est la gloire de l'Empereur et mon extase. »

Il a suffi que je pense ça pour que tout autour de la cellule obscure où j'étais assis, tous les bâtiments et tous les policiers de la préfecture de police, tous les employés du procureur de Tôkyô et leur bâtiments disparaissent en fumée comme dans ce dessin animé avec la lampe d'Aladin que j'avais vu. Je n'étais plus seulement libre, mais en plus j'étais seul. Et alors, j'ai enfin pu commencer à réfléchir tranquillement au meurtrier que j'étais, à *l'assassin* que j'étais. Un *assassin*, je me suis remémoré le visage sombre et mélancolique de l'assassin légendaire que j'avais vu à Hiroshima, il m'avait fait penser à un démon. Est-ce que je suis un jeune démon, avec mes petits muscles ? Et là, j'ai réalisé que ça faisait bien trente ans que cet assassin de légende avait tué un politicien au pistolet, et qu'à l'époque il était sûrement très jeune, il devait avoir moins de vingt-cinq ans, ou moins de vingt ans comme moi, si ça se trouve, ce n'était encore qu'un petit démon. Ensuite, pendant trente ans, il avait vécu avec ce visage sombre et éteint, toujours courbé sous son fardeau pesant et invisible. Cet *assassin*, il avait vécu dans l'ombre pendant trente ans. Depuis qu'il avait tué trente auparavant, il avait dû supporter de continuer à vivre en enfer, en tant qu'*assassin*. « Pendant trente ans, il a du passer chaque nuit à se demander ce qu'il ferait le lendemain ». A force de penser à cet homme, j'ai fini par rêver que j'avais discuté avec lui, dans cette ville de province, par une chaude journée d'été. Dans le rêve, je lui ai demandé : « qu'est-ce qui vous a fait souffrir pendant ces trente ans ? » Et mon triste démon d'aîné m'a répondu : « j'ai souffert pour ne pas perdre mon badge d'*assassin*, c'est tellement facile de se ramollir et de le perdre. Il y a ce juif, là, Kafka, qui a écrit ce roman où un type se réveille un matin et se retrouve transformé en scarabée. Moi aussi j'avais la trouille de me réveiller un matin et de ne plus être un *assassin*. Tuer, c'est une fois et pas deux, alors une fois que tu as perdu le badge, c'est fini. Il suffit qu'on dise que tu es un lâche, que tu n'es pas loyal, que tu n'es pas fidèle, une seule critique comme ça et c'est fini, tu n'es plus un *assassin*, alors fais bien attention ! » Ensuite j'ai rêvé d'un entretien d'orientation juste après avoir été admis à l'Université de Tôkyô, on m'avait mis à la faculté des *assassins*, un fonctionnaire s'est approché de moi et m'a dit : « j'ai vu ta

copie à la télévision, c'était vraiment très bien. Ca ne va pas être facile de garder ce niveau toute ta vie ». Je me suis réveillé, je me suis imaginé en vieux démon mélancolique et je me suis dépêché de penser à autre chose...

[44] Les jours ont passé, et un matin je me suis réveillé en tremblant de froid. C'était le début de l'hiver. Dehors, il faisait sûrement encore nuit. J'étais comme une bête dans son trou, je savais instinctivement l'heure qu'il était. J'avais la chair de poule, j'ai passé les bras autour de mon corps pour sentir mon sang chaud, et j'ai interpellé l'*assassin* que j'étais : « Toi le jeune saint de dix-sept ans, tu adorais les paysages de l'aube à la tombée de l'hiver que tu voyais dans les films sur la conquête de l'Ouest, avec ce ciel pathétique de tempête et sa lumière un peu humide couleur rose et ventre de pigeon, ces plaines enfouies dans un brouillard d'encre, ces cordes de chanvre auxquelles on pendait les sorcières, attachées aux branches des chênes dénudés et qui se balançaient au vent... » J'ai remonté ma couverture et je me suis rendormi, pendant un instant, j'ai pensé que cette jeune bouddhiste enceinte de la ferme d'Ashiyaoka risquait de faire une fausse couche par ma faute sous l'effet du choc, et que les animaux au moins étaient tranquilles de ce côté-là, et ensuite j'ai rêvé de la ferme en hiver.

Ce matin-là, quand je suis entré dans la salle d'interrogatoire à dix heures, le poêle chauffait pour la première fois. Et le policier, qui avait les joues pâlies par la tension autant que par le froid, m'a dit :

- On en a fini hier soir avec l'interrogatoire, merci pour ton aide. Au point où on en est actuellement, notre conclusion c'est que tu as agi seul. Je pense qu'on a aussi bien compris tes sentiments d'inquiétude – partagés par beaucoup de jeunes – par rapport à la situation politique actuelle et à la gauche. C'est ton dernier jour ici, alors s'il y a quelque chose que tu as oublié de nous dire, c'est le moment.

- J'ai accompli mon devoir au prix de ma vie, je me sens soulagé maintenant que j'ai rempli mon objectif, ai-je répondu, mais à cet instant, je me suis dit qu'ils allaient m'emmener à l'échafaud, et j'ai revu bien nettement les chênes de potence pour les sorcières qui m'étaient apparus à l'aube.

- Vous avez arrêté monsieur Sakakibara et monsieur Yasunishi ? J'espère que je ne leur ai pas causé du tort.

- Je ne peux rien te dire à ce sujet. Par contre, ta soeur a démissionné de l'hôpital des forces d'autodéfense, a dit le policier.

J'ai eu de la peine en imaginant ma soeur, misérable et bourrée de complexes, qui avait quitté son emploi d'infirmière et allait devoir vivre toute seule sans pouvoir se marier. « Ma soeur est la seule personne à s'être rappelée de l'anniversaire de mes dix-sept ans, et pourtant je l'ai

cognée, j'ai été un mauvais frère, je voudrais bien pouvoir lui présenter mes excuses », j'ai vu nettement l'image d'un type (moi en fait) pendu à un grand arbre dans un de ces coins sauvages d'Amérique où la chasse aux sorcières battait son plein, qui s'excusait auprès de sa sœur...

A deux heures de l'après-midi, on m'a emmené, mais pas à l'échafaud. Le procureur de Tôkyô m'a renvoyé au tribunal des affaires familiales avec une recommandation de « peine appropriée », et j'ai été transféré au centre de détention pour mineurs de Tôkyô. « Le centre pour mineurs ! Là où les petites frappes chantent le blues », voilà ce que je me suis dit en descendant de la voiture, sûrement en contrecoup de l'idée que j'allais être exécuté, et j'ai pensé que désormais, je n'aurais plus droit à un traitement de faveur, qu'on allait me coller avec les jeunes délinquants, et j'ai été pris de panique. « Mes ennemis les sales gosses, ceux qui me cognent et me maltraitent depuis que je suis tout petit, il y en a tout plein qui vivent ici, c'est une vraie fourmilière, ils vont me bastonner, me jeter par terre et me piétiner dans la seconde, ces petits sauvages vont m'humilier, vu qu'ils sont insensibles à la *magie de droite*, et l'Empereur, ils l'appellent empounet et il s'en foutent complètement ! » J'ai eu l'impression que c'était seulement la deuxième fois depuis le meurtre que je tremblais de peur, depuis le moment où on m'avait pris par la nuque et écrasé contre le sol où gisait le président entouré d'un groupe de types en costume et de photographes. [45] Pour la première fois, j'ai eu envie de me débattre et de m'enfuir. Mais j'ai tout de suite compris que les adultes – toujours proie à la magie de droite – n'avaient pas l'intention d'en finir avec le traitement de faveur. Le sous-directeur est venu s'occuper de mon entretien d'admission, je lui ai répondu et le type à côté de lui prenait des notes d'une plume tellement molle qu'on aurait dit de la boue. J'avais les yeux baissés et j'ai pu lire : « Réponses spontanées et distinctes, excellente attitude : aucune raison d'envisager une tentative de fuite ou de suicide. »

Ensuite, on m'a tout de suite installé dans la cellule individuelle numéro 1 du bâtiment Est. La cellule numéro 1 : il faut croire que le traitement de faveur est de rigueur chez les adultes ensorcelés par la *magie de droite*. Je pouvais m'asseoir en tailleur dans la cellule comme je le faisais à la préfecture de police, à l'abri du monde extérieur et des autres. Quand j'étais petit et que l'un de ces sales gosses qui font des allers-retours au centre pour mineurs m'avait pris en grippe, il ne me lâchait plus et me maltraitait sans arrêt, comme dans ces cauchemars où on n'arrive jamais à semer le démon qui nous poursuit. J'étais désespéré parce que j'étais petit et faible. Mais maintenant j'étais assis là tout seul, bien tranquille, au milieu de la fourmilière des sales gosses, et dans la meilleure cellule, la numéro 1. Je me sentais heureux et serein. Toutes les dix ou quinze minutes, un gardien passait jeter un œil, mais il devait

sûrement écrire dans son carnet « absolument rien à signaler » après avoir poussé un petit soupir de soulagement. A trois heures quarante-cinq de l'après-midi, on m'a amené mon repas, et j'ai pratiquement tout fini. L'après-midi s'est écoulée lentement, tranquillement, comme une rivière d'huile, et je sentais la même paix intérieure que quand j'étais à la ferme d'Ashiyaoka : « A cette époque, j'étais en pleine grossesse, j'attendais l'accouchement et savourais la tranquillité, si paisible, comme dans ce tableau, *l'Angélu*s de Millet que mon père aimait tant. Maintenant, ma dépouille d'après l'accouchement baigne dans la rivière de la sérénité. C'est l'heure la plus tranquille du jour le plus tranquille de toute ma vie ». Le canoë du soir remonte lentement la rivière d'huile...

L'homme serein, le jeune rêveur, l'*assassin*, assis en tailleur dans la cellule numéro 1 du bâtiment Est du centre de rétention pour mineurs de Tôkyô, où le soir s'avancait doucement, contemplait une *pensée* qui flottait vaguement, étincelante comme une nébuleuse de gaz dans l'obscurité de plus en plus épaisse : « Avant le meurtre, pendant et après, je n'ai jamais réfléchi sérieusement à *ce qui allait m'arriver ensuite*. Qu'est-ce que je pouvais bien m'imaginer comme avenir ? **La mort**, *la mort sans crainte de celui qui s'est abandonné lui-même*, *la mort dans l'extase*, et **l'Empereur** pour *transcender la mort*, pour *en arracher les griffes de la peur*, lui qui *change la peur en plaisir pour en orner la mort* ! J'ai tué comme on se retourne un instant sur le seuil pour saluer, avant d'entrer dans cette maison, celle de la mort sucrée comme une friandise, parfumée comme une fleur. Tout est clair à présent : la phrase de droite qui m'est venue spontanément ce matin, **donner ma vie pour le devoir suprême**, elle veut dire la même chose que **dans la loyauté, il ne peut y avoir d'esprit individuel**. Je dois abandonner mon âme personnelle pleine de crainte, et plonger dans l'immense brasier de *l'Empereur Pur* ; et alors viendra l'extase des élus sans peur ; l'orgasme perpétuel, la jouissance sans fin, l'orgasme continu comme un état normal, pour un instant et l'éternité, et la mort engloutie là-dedans, réduite à une variation zéro. A l'instant où j'ai poignardé le président, j'ai plongé dans cette quatrième dimension de la félicité ! Je suis peut-être déjà un cadavre, ou peut-être que dans deux cent ans j'aurais toujours *le même corps*. La cellule de la préfecture était comme l'enfer. Celle-là, c'est peut-être le purgatoire. Dans un livre de poche de ma sœur, il y avait cette phrase, « vous qui entrez ici, abandonnez toute espérance », soulignée en rouge. Il paraît que c'est ce qu'il y a d'écrit sur la porte du royaume de la mort. J'ai transpercé avec le poignard de l'assassin, mais c'était juste une formalité pour passer la porte ; [46] un rite de passage hors d'ici, une danse du sabre, et maintenant me voilà dans la cité du bonheur. »



Quelqu'un chantait loin d'ici, dans le même bâtiment, et tout d'un coup j'ai réalisé quelle mélodie c'était, c'était celle que je fredonnais tout le temps, *Oh, Carol ! Tu me fais mal, tu me fais pleurer, mais si tu m'abandonnes, je mourrai sûrement. Oh, oh, Carol ! Tu es si cruelle avec moi !* « Des types qui chantent la même chanson que moi à l'époque, des ados comme moi, il y en a un paquet ici. Je peux déjà les entendre chanter, et peut-être que demain j'aurai déjà quelques contacts avec eux, et un de ces jours, on me relâchera avec eux dans la foule des hommes ! » J'écoutais la chanson, et je sentais que la peur revenait me prendre aux tripes. *Oh, oh, Carol ! Tu es si cruelle avec moi !* Je suis un démon de l'enfer, je dois vivre en démon, en préservant ma dignité d'*assassin*. Mais je remonte peu à peu des profondeurs de l'enfer, vers la lumière. J'entends déjà les « *Oh, Carol !* » qui me parviennent de la clarté du monde réel. Alors que je devrais être en train d'écouter une voix digne et cavernueuse déclamer solennellement « *Je vais monter au Palais en ce jour où mon âme s'est dessertie de ses brumes, pour me vouer éternellement aux affaires sacrées des héritiers de la Lignée* », j'ai droit à « *Oh, oh, Carol !* », mais là, la chanson s'est interrompue brusquement, le type a dû se faire engueuler par un surveillant. C'est comme le monde extérieur ici, des types qui chantent, des types qui les engueulent, et moi on va bientôt me relâcher dans un bordel pas possible, sous les cris et les insultes de la foule qui va m'attaquer avec les médias et leurs milliers de tonnes de caméras de télé, de ciné, de micros, d'appareils photo et de stylos ; et je vais vieillir, ah, finir comme un démon mélancolique à bout de forces. Je suis retombé la tête la première dans la trouille qui m'avait glacé le sang du rêve que j'avais fait l'autre nuit quand j'avais réfléchi aux trente ans de l'assassin légendaire. Je vais gaffer et perdre mon badge d'*assassin* à la première occasion ! On va me virer de ma forteresse de droite, me jeter à bas de mon sanctuaire de droite, et à la place de la preuve que je suis un fils élu de la droite, je vais donner cent fois plus de preuves que je suis un merdeux minable de branleur impuissant de chialeur attardé de chien battu débile...

C'est comme si j'avais eu dans le bide une métropole en panique, je me suis mis à faire des bonds en hurlant, je me jetais contre les murs et me cambrais par terre avec des râles sauvages et retombais en gémissant **non ! non !** Je veux pas qu'on me force, sinon j'aurais fait ça pour rien et l'Empereur me laissera tomber pour toujours ! Ils vont me forcer, me forcer, me balancer de force dans cette saloperie de monde là-dehors, **non, non, non !** Tuez-moi, allez chercher le bourreau et exécutez-moi tout de suite !

La lampe s'est allumée, le crépuscule s'est dissipé sous la lueur artificielle. Immédiatement, j'ai réalisé que le support de la lampe était en aluminium bien solide, et que le drap en coton pourrait faire une corde. L'instant d'après, ma peur avait fondu à la vitesse de la lumière

comme une boule de neige jetée dans l'eau bouillante, et il n'en restait qu'un léger résidu d'effluve minéral. Dans le couloir, quelqu'un arrive en courant. Je me relève, m'assieds en tailleur en direction de la porte et souris paisiblement. Le regard d'honnête homme du gardien balaie la pièce et apaise son expression soupçonneuse. Je respire régulièrement pour dissimuler mon souffle encore trop court, et je savoure la dernière révélation de ma courte vie : « Je vais me suicider, je vais trahir une dernière fois cette sale foule des hommes, [47] je suis un bourgeon fraîchement éclos, tendre et bleuté, du grand arbre éternel de Sa Majesté Impériale, je n'ai pas peur de la mort, le vrai supplice serait qu'on m'oblige à vivre, je vais me suicider, si ma vraie âme de droite tient le coup dignement encore dix minutes, je m'accomplirai, pour toujours je serai un fils élu de la droite. Dans dix minutes, aucune pression aussi forte soit-elle, aucune peur aussi monstrueuse soit-elle ne me fera plus vaciller. Ma forteresse de droite, mon sanctuaire de droite, ils ne s'effondreront jamais. Parce qu'à présent je flotte, *pas encore né*, zéro et inconscient dans l'océan amniotique de Sa Majesté Impériale, dans l'océan sombre comme un grand cosmos de l'utérus de l'*Empereur Pur*, et ah, mes yeux s'emplissent d'une lumière dorée rose et mauve, de 10 000 000 *lx* de puissance ! Majesté, Majesté ! »

Par rapport à ses rondes espacées jusque là de dix à quinze minutes, le gardien est beaucoup plus zélé maintenant, mes yeux ont des hallucinations d'extase hystériques et derrière mes paupières fermées c'est une splendeur lumineuse<sup>1227</sup> comme dans la grotte sacrée, je ne peux pas les ouvrir mais à un moment je sens le regard du gardien se poser sur moi, dans ma tête tout est terriblement clair et ça tourne à plein régime, il va se passer quelque chose et la prochaine ronde aura du retard, il va falloir être très précis, le gardien regardait, l'air un peu craintif, mon visage aux yeux fermés irradié d'une pâle lueur rose, trempé de sueur, et la goutte qui tremblait au bout de mon nez et mon air de bonheur extatique, puis il a poursuivi son chemin d'un pas lourd, j'ouvre grand les yeux d'un coup et je passe à l'action avec agilité, je déchire le drap en deux – quel bruit gratifiant –, je noue les deux morceaux et je fais un noeud étroit. C'est sûr que je mourrais plus vite avec du fil de fer mais qu'il est bon pour moi ce pauvre tissu, et le support en alu de la lampe est solide et juste à la bonne hauteur, sûr que demain, des ouvriers avec des bras musclés vont devoir se battre dans toutes les chambres avec ces crochets solides comme le roc. Je dilue de la pâte dentifrice dans de l'eau et j'écris sur le mur avec mon doigt, mon corps entier gonfle furieusement sous l'effet de la passion, je vais exploser, mon corps pèse dix fois son poids, il fait dix fois sa taille, je suis un géant et

---

<sup>1227</sup> *Kôki kenran* (光輝絢爛). Allusion à la grotte où la déesse du soleil Amaterasu s'est enfermée dans les mythes des origines du *shintô*.

j'écris en lettres dorées de toutes mes forces, tout au fond à l'autre bout du couloir une voix humaine épelle des noms humains et des voix de jeunes lui répondent, Horiguchi, présent, Yasukawa, présent, Ômoto, présent, Miyake, présent, l'autre Miyake, présent, Sakata, présent...

Gloire à Sa Majesté Impériale, Sept vies pour servir la Patrie, mes yeux me brûlent, je n'arrive même plus à voir les lettres, tout ce que je vois c'est le jet supersonique tonitruant de Sa Majesté Impériale qui fend les cieux, gigantesque comme le siège de l'ONU. A l'intérieur sombre et vaste comme le cosmos je dérive au fil du jaillissement des vagues de liquide amniotique, et ma forme sera celle d'un virus. Dans mes yeux pleins de larmes de jouissance et de joie, l'Empereur doré brille tellement fort qu'il se réverbère en un million d'exemplaires, huit heures cinq, dans ces dix minutes, j'aurai atteint la perfection en tant que jeune élu à la vraie âme de droite. Ma forteresse de droite, mon sanctuaire de droite ! Oh, oh, oh, Votre Altesse ! Ah, ah, aah, Majesté, Majesté ! Majesté ! Oh, oh, aah...

## 9. Avis de décès

A huit heures dix-huit, quand le mouvement perpétuel descendu de la nébuleuse obscure dégoulinante de liquide amniotique de l'empereur pur a pris le jeune de dix-sept ans au visage si triste, l'adolescent de la cellule voisine détenu au centre pour agression sexuelle sur mineure aurait versé une larme en entendant d'imperceptibles gémissements d'orgasme.

Oh, comme c'est bon...

Mon joli, mon joli *seventeen*.

Le policier entre deux âges qui a détaché le pendu aurait senti l'odeur du sperme...